A RB

Bulletin de l'Association des Amis de
Robert Brasillach

146
Été 2019

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. *(Robert Brasillach à son procès)*

Association des Amis de Robert Brasillach
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch
blog : arb6245.over-blog.net

Conseil de direction :
Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Monique Delcroix, trésorière, France
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche, Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. —/50 €
À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).
Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.
France : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX, BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France **ou**
Compte 00010157003;
IBAN FR76 3006 6109 0100 0101 5700381
BIC CMCIFRPP
Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,
Compte 310-1663442-75;
IBAN BE05 3101 6634 4275.
Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,
CCP 12-94222-9 Genève
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

SOMMAIRE

Page 2 : Sommaire, Le mot de la trésorière.
Page 3 : ARB, 5 et 6 février 2019 ; vidéo, l'album des écrivains, *Libération ;* Bulletin des ARB, *Altaïr.*
Page 4 : Entretien avec Philippe Junod, Président des ARB, *Réfléchir & Agir.*
Page 5 : Quand les Amis de Brasillach rendent hommage à *Présent,* Une histoire du Fascisme.
Page 6 : Le talent et l'humanité d'un très grand écrivain, *Présent.*
Page 7 /15 : Dossier : *« Sept nuances de gris »* roman de François Jonquères ; Brasillach au fer rouge, *Service Littéraire ;* Il faut sauver le soldat Brasillach, *Valeurs Actuelles ;* Une lecture antifasciste de Brasillach, Eric Delcroix ; Le pari de F. Jonquères, *Panorama de Lectures ;* Robert B. Le maudit, *P.G. de Roux ;* Éloge de la nuance ou La résurrection d'une œuvre littéraire, Anne Brassié, *Nouvelle Revue Universelle* ; Un portrait flamboyant de R. Brasillach, *Perles de Culture.*
Page 15 : Nostalgie : C'est ainsi que Brigneau évoquait Brasillach, *Rivarol.*
Pages 16/22 : Extrait : *La France des vaincus passe à la barre*, Emmanuel Pierrat.
Page 22 : Interview : Jean d'Ormesson et Robert Brasillach, Nicolas UNGEMUTH, *Le Figaro.*
Page 23/26 : Inédit : Lumières sur la guerre d'Espagne, Hélène Grimaldi.
Page 26 : Brasillach traduit en japonais.
Page 27 : Archives : *Lazare*, Poème de Brasillach, 4 février 1945.
Page 28 : Archives : R. Brasillach vivant, Jean-Claude Fontanet, *Construire.*
Page 39 : Presse : Brasillach, « L'absent de tout bouquet », *Présent.*
Page 30 : Presse (suite) : Réponse à la journaliste Marie-Victoire Velut, Eric Delcroix; Brasillach et le roman policier, *Rivarol.*
Page 31 : Presse : Le jeune Brasillach, *Politique magazine.*
Pages 32/36 : Archives : Entretien avec Me Jacques Isorni (1972), *Réaction.*
Page 37 : Citation : Paris dans la Littérature, Brasillach, *Paris Vox ;* Rencontre : « Je suis partout ».
Page 38 : Poème : A Robert Brasillach, Joël Laloux ; Quand Zemmour cite Brasillach.
Page 39 : Brasillach aux enchères, *Franceinfo.*
Page 40 : INDEX

LE MOT DE LA TRESORIERE

Chers Amis,

Tout d'abord merci à tous les adhérents qui ont réglé leur cotisation 2019 au premier appel, environ 80 % d'entre vous, puis à ceux qui ont répondu à la relance d'avril. Nous pouvons ainsi envisager le proche avenir avec une relative sérénité.

J'attends les quelques retardataires (voir encart p.2 - merci de bien libeller les chèques à mon ordre et attention au changement de mes coordonnées bancaires pour les virements)!

Une autre bonne nouvelle : l'appel de notre Président à faire de nouveaux adhérents dans votre entourage porte des fruits. 13 nouveaux membres nous ont déjà rejoints cette année. Deux décès et sept radiations donnent une balance positive pour les six premiers mois de l'année.

En revanche, l'informatique nous a encore joué des tours et il semble que certains d'entre vous n'aient pas reçu le bulletin n°144, en décembre 2018, consacré à Maurice Bardèche (et qui nous a valu de nombreuses félicitations). Quelques problèmes encore pour le bulletin n°145 que vous avez en principe reçu en mai.

Si un de ces bulletins vous manque, prévenez-moi ; je vous l'enverrai et nous contrôlerons le fichier. N'hésitez pas à me contacter **arbfrance@orange.fr** ou **06 12 89 52 42** (tél sur répondeur, mais si vous laissez un message, je rappelle dans la semaine).

Bien fidèlement,

Monique Delcroix

ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH

5 et 6 février 2019

Le dîner annuel des ARB a eu lieu comme prévu le mardi 5 février, sans neige cette année et avec un Président venu de Genève en pleine santé. Une menace de grève et quelques manifestations parisiennes n'ont pas empêché 42 de nos amis de se retrouver chez notre ARB La Mère agitée dans une ambiance chaleureuse. Saluons particulièrement une nouvelle et jeune adhérente, Géraldine S., venue tout exprès de Lyon.

Après l'allocution de bienvenue de Philippe Junod, Anne Brassié nous a annoncé la parution d'un roman de François Jonquères, inspiré par l'œuvre et la personne de Brasillach, *Robert B. sept nuances de gris* (éd. Pierre Guillaume de Roux). Nous y reviendrons ultérieurement.

A la fin du dîner, l'orateur de la soirée, présenté avec verve par Éric Delcroix, a pris la parole. Jacques Boncompain était venu nous parler de son *Dictionnaire de l'épuration des gens de lettres, 1939-1949*, sous-titré d'une citation saisissante « *Mort aux confrères !* » (Éd. Honoré Champion, Paris, 2016). Cette œuvre d'érudit est le résultat d'un énorme travail, notamment par la consultation des questionnaires de l'inquisition résistancialiste auxquels furent soumis les écrivains, compositeurs, cinéastes et éditeurs ayant vécu l'Occupation. Depuis la naissance des sociétés d'auteurs, sous l'impulsion de Beaumarchais et Framery au XVIII^{ème} siècle, jamais aucune ne s'était soumise à quel qu'épuration que ce fut, pas même en 1871 après la chute de la Commune de Paris !

L'ancien directeur de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques a su passionner l'auditoire, illustrant son propos par de nombreuses anecdotes. Il a magistralement brossé le contexte de l'Épuration, soulignant le rôle personnel du général De Gaulle, montrant à quel point il avait tenu, avec les communistes, pour indispensable la guerre civile. Pour que De Gaulle incarnât la France, il fallait que le Maréchal, et tous ceux qui l'avaient peu ou prou soutenu, fussent mis au ban de la nation. Citant Jacques Laurent, il rappela que « *De Gaulle voulut l'Épuration avec passion, il la prépara avec méthode, il l'attendit avec impatience* ».

Jacques Boncompain termine actuellement un livre sur De Gaulle et Pétain dont le premier volume doit paraître au mois de mai. Espérons donc le revoir prochainement aux ARB.

Le matin du 6 février au matin, la messe dite à l'intention de Robert Brasillach, de Maurice et Suzanne Bardèche, à Saint Jacques du Haut-Pas, a réuni la fille et les quatre fils de Maurice Bardèche, certains de ses petits-enfants, et de nombreux amis.

En Bref

VIDEO :

L'album des écrivains : « Pétain, Laval, Brasillach »

Chaque jeudi, en partenariat avec l'INA, *Libération* propose un document filmé.
Pour parler de la collaboration et des figures extrêmement controversées de Pétain, Laval et Brasillach, Bernard Pivot a réuni Mac Ferro (ancien des Forces françaises de l'intérieur, FFI), Fred Kupferman, Anne Brassie, Pierre Sipriot et Gilles Perrault. (1er mai 1987, 01h 15min 45s).

http://www.liberation.fr/livres/2014/10/16/l-album-des-ecrivains-petain-laval-brasillach_1122927

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH

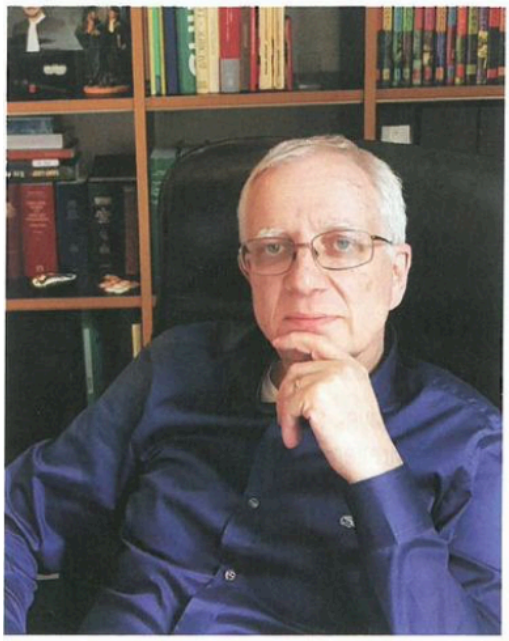
Case postale 3763 CH 1211 Genève 3 Suisse. Le n° 143 publie un article sur les difficultés rencontrées pour la traduction en anglais de *Notre Avant-guerre*. Ensuite, un extrait du journal de l'avocat Maurice Garçon, datant des années 40 à 45. Puis, « La SERP et les enregistrements des poèmes de Fresnes ». On sait que cette maison de disque était dirigée par un certain Jean-Marie le Pen. Et encore des commentaires sur la réédition récente, par les éditions Pardès, du roman *L'Enfant de la Nuit*.

Altaïr n° 178, Noël 2018.

Entretien avec Philippe Junod, Président des ARB

ON N'OUBLIE PAS BRASILLACH

On avait cœur de saluer les 70 ans des Amis de Robert Brasillach, le poète au col dégrafé, l'écrivain et journaliste si complet et talentueux, assassiné le 6 février 1945. Me Pascal Junod *(en photo)*, son président, nous en dit plus.



Quand sont nés les ARB ?
Les Amis de Robert Brasillach ont été fondés le 18 décembre 1948, à l'initiative de trois jeunes Romands ; ils faisaient circuler les livres de Brasillach qu'ils trouvaient chez les bouquinistes, constituant ainsi un premier cercle. Seule la Suisse pouvait alors abriter pareille association, vouée à défendre l'œuvre et la mémoire de l'écrivain fusillé le 6 février 1945 pour délit d'opinion. Rappelons qu'en France, on fusillait Bassompierre en janvier 1948, on emprisonnait Maurice Bardèche en 1952 pour son livre remarquable *Nuremberg*.

Quelle est l'activité des ARB ?
L'association publie un Bulletin depuis 1948 et des Cahiers depuis 1950. Les Bulletins, d'une quarantaine de pages, 3 à 4 par an, rassemblent des écrits concernant Robert Brasillach, revue de presse, mais aussi anciens articles retrouvés, actualités diverses. Ce sont en quelque sorte les archives de l'association mises à la disposition des adhérents. Les Cahiers, eux, sont de véritables livres, généralement thématiques, dont la qualité d'édition « à l'ancienne » est extrêmement soignée. Les 52 volumes parus à ce jour constituent un fonds documentaire exceptionnel. L'an dernier, la collection complète a été acquise par l'Université de Tokyo ! Nous proposons aussi un service de librairie et organisons une ou deux réunions par an.

Comment allez vous célébrer ces 70 ans ?
Notre principal effort doit porter sur les adhésions. Faire connaître Brasillach aux jeunes générations est évidemment notre principal but et nous devons attirer de nouveaux membres pour assurer la relève des anciens. Nous comptons sur la presse amie pour passer le message ! Déjà le dîner annuel du 6 février a eu une ampleur particulière, grâce à la présence de Camille Galic, Anne Le Pape, Philippe d'Hugues, Marc Laudelout et Jean-Pierre Cousteau. Une nouvelle réunion aura lieu à l'automne, peut-être avec une promenade dans le Paris de Brasillach. Par ailleurs les Cahiers n°53 sont sous presse.

Quels sont les textes de Brasillach que vous préférez ?
Il y a tant d'aspects différents dans son œuvre ! Le chroniqueur, le cinéphile, le poète, le journaliste, le romancier… Les *Poèmes de Fresnes* que j'ai découverts en premier sont d'une intense émotion (voir la belle évocation faite par Jean-Marie Le Pen dans ses *Mémoires*). *Six heures à perdre* est un roman facile à lire pour débuter, intrigue policière dans le Paris de l'Occupation. *Notre avant-guerre* est un témoignage incontournable ; on y trouve le goût de Brasillach pour la jeunesse, son culte de l'amitié, ses enthousiasmes politiques, le fascisme romantique, immense et rouge, dont il subsistera à jamais… le drapeau noir et les copains !

Adhésion aux ARB : 50 € par an
Contact français : Monique Delcroix BP 19 60240 Chaumont en Vexin
arbfrance@orange.fr

Réfléchir & Agir N°59, Été 2018.

La chronique de Livr'arbitres

Une histoire du fascisme

Maxime Valérien
redaction@present.fr

S'IL EST DES TERMES POLITIQUES galvaudés, ce sont bien ceux de « fascisme » et de « fascistes » : ils sont si communément employés qu'ils ont fini par ne plus rien signifier. Ils se réduisent à une connotation négative : un « fasciste » est un méchant. On parle ainsi de « fascistes islamiques » ou de « fascistes verts » pour désigner des bobos écolos. Un site fameux, proche de notre famille de pensée, s'était au temps de la Manif pour tous auto-déclaré « antifasciste ». Diantre ! Quelle est donc la bête au ventre aussi fécond pour jouer le croque-mitaine de la vie politique contemporaine ? Pasolini ne nous a-t-il pas appris que de fascisme il n'y avait plus ? Où est le parti fasciste ? Où est son chef ? Le fascisme, combien de divisions ?

C'est dire si l'ouvrage de Frédéric Le Moal est bienvenu en ces heures de bien-pensance autosatisfaite et de tyrannie tiède et moite de la résistance imaginaire au mal qui n'existe pas !

Intitulée sobrement *Histoire du fascisme*, cette étude d'un spécialiste de l'Italie moderne brosse un panorama complet de la période qui s'étend de la Marche sur Rome de 1922 à sa « mort » en 1945, en passant par l'expérience de la République de Salò (1943). Onze chapitres, augmentés d'une introduction et d'une conclusion, parcourent de manière sinon exhaustive du moins assez complète pour un ouvrage de ce genre les différentes facettes de ce que l'auteur appelle cette « étrange dictature que ce régime fasciste ». Le livre ne manque pas de qualités.

Malgré tout, la thèse de l'auteur est que le fascisme est un système politique inspiré par le socialisme et qu'il est d'essence révolutionnaire. Cela est vrai. Toutefois, l'auteur semble y voir une raison de plus de rejeter un tel système dans les poubelles de l'histoire : Mussolini est l'homme qui rendit possible l'union improbable du nationalisme et du socialisme.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et nous préparons une étude plus complète pour plus tard. Disons simplement ici que cette thèse de l'auteur n'est pas nouvelle. Qu'elle était même celle de Maurice Bardèche dans *Qu'est-ce que le fascisme ?* Le Moal, pourtant, à la différence de Bardèche, ne comprend pas que le fascisme est une réponse politique et sociale à une situation politique héritée justement des périodes révolutionnaires. Donc qu'il n'est ni ne saurait être un mouvement réactionnaire ni contre-révolutionnaire. Que, par conséquent, il ne prétend pas restaurer un état des choses antérévolutionnaire, mais être le ferment d'un Etat nouveau pour une société nouvelle, inédite dans l'Histoire.

On regrettera aussi que, malgré les avertissements de Hannah Arendt, l'auteur associe systématiquement fascisme et totalitarisme, méconnaissant ainsi radicalement la nature ontologiquement maligne du nazisme et du communisme stalinien.

● Frédéric Le Moal, *Histoire du fascisme*, Perrin, 2018, 23 euros.

Tous les samedis dans *Présent*, la chronique de Livr'Arbitres, revue littéraire apériodique. www.livrarbitres.com

Quand les Amis de Brasillach rendent hommage à *Présent*

Francis Bergeron
francis-bergeron@present.fr

LE 145e BULLETIN des Amis de Robert Brasillach est largement consacré à la pièce de Brasillach, *La Reine de Césarée*, qui a été jouée tout l'automne au Théâtre du Nord-Ouest, le théâtre de Jean-Luc Jeener. *Présent* en avait rendu compte sous la plume de Louison Tellier. Le bulletin reprend une formule d'Olivier Maulin à propos de Brasillach : c'est « un des plus grands écrivains du XXe siècle dont le nom fait malheureusement encore parfois baisser les yeux » (*Valeurs actuelles*, 16 novembre 2017).

Ce n'est certes pas un reproche qui pourrait être fait à *Présent*. Le bulletin des Amis de Robert Brasillach en témoigne car, à sa lecture, on a le sentiment (et ce n'est sans doute pas qu'un sentiment) que *Présent* est le média qui évoque le plus souvent l'auteur de *Notre avant-guerre*. Rien d'étonnant à cela : François Brigneau fut un temps compagnon de cellule de Brasillach. Quant à Jean Madiran, l'autre fondateur majeur de *Présent*, on lui doit une biographie de Brasillach.

Le bulletin (printemps 2019) reproduit d'abord le texte d'une allocution d'Anne Le Pape, notre rédactrice en chef adjointe, sur les liens, précisément, entre Brigneau et Brasillach. Cette allocution avait été prononcée à la soirée des Amis de Robert Brasillach, le 6 février 2018. L'amitié entre François Brigneau et Robert Brasillach s'était nouée en 1943, et elle fut particulièrement précieuse pendant les semaines passées à la prison de Fresnes, en 1945, peu avant l'assassinat légal du poète.

Hommage au capitaine Arthémile Brasillach

Plus loin, on trouve le texte de Louison Tellier déjà cité sur *La Reine de Césarée*. Louison Tellier, subtil critique de théâtre, et homme de théâtre lui-même, connaît bien, lui aussi, l'œuvre de Brasillach. Puis le bulletin reproduit, sur quatre pages, une étude de Philippe Junod, président des Amis de Robert Brasillach, étude publiée dans *Présent* du 6 septembre 2018. Alain Sanders commente, quelques pages plus loin, la réédition de *La Conquérante*, un roman qui se passe au Maroc et dans lequel Brasillach fait acte de piété filiale, rendant indirectement hommage à son père, le capitaine Arthémile Brasillach, officier de la coloniale, tombé au feu le 13 novembre 1914.

Enfin trois pleines pages, en fin de bulletin, sont consacrées au hors-série de *Présent* de janvier-février 2019 consacré à Brigneau et Madiran, les deux principaux fondateurs de notre quotidien. Ce hors-série est aujourd'hui épuisé. Beaucoup de lecteurs nous le réclament, toutefois les ventes ayant largement dépassé nos attentes, nous ne pouvons les satisfaire. Mais dans ce bulletin, les textes du hors-série faisant allusion à Robert Brasillach sont reproduits. On retrouve donc les signatures de Philippe Vilgier, l'abbé Alain Lorans, Anne Le Pape, Jean-Marie Le Pen, Camille Galic, Eric Delcroix…

D'une certaine façon, ce bulletin est donc à la fois un hommage au Brasillach auteur de théâtre, et à l'équipe des pages littéraires et des hors-série de *Présent*, qui s'engagent depuis toujours pour que l'œuvre du poète de Fresnes conserve sa place. Cette place est l'une des premières au firmament des lettres, pour ce qui concerne le XXe siècle. Que le travail de *Présent* soit ainsi indirectement honoré fait toujours plaisir.

Présent, 22 juin 2019.

Le talent et l'humanité d'un très grand écrivain

Intervention de Camille Galic pour le 70e anniversaire de l'Association des Amis de Robert Brasillach, le 6 février.

Robert Brasillach à son procès le 19 janvier 1945.

Comme pour beaucoup d'entre vous, *Les Poèmes de Fresnes* est l'un de mes livres de chevet, et j'écris rarement un article sans avoir l'envie d'en citer quelques vers tant mon pays me fait mal. Mais, cela ne surprendra sans doute personne, de toutes les sept couleurs de Brasillach, c'est la couleur journalistique que je préfère. Une couleur omniprésente, dans *Les Cadets de l'Alcazar* ou *L'Histoire de la guerre d'Espagne* écrite avec Maurice Bardèche bien sûr, dans ses articles de *Je Suis Partout* quand il raconte par exemple ce qu'il a « vu dans les fosses de Katyn », témoignage qui, de l'avis d'Anne Brassié, a joué dans sa condamnation à mort, mais aussi dans la plupart de ses romans. Sans doute parce que, comme il en convient dans *Notre avant-guerre*, ce qui le passionne, c'est « la figure que forment dans le temps et l'espace les êtres humains ».

Ainsi, dans ces romans de jeunesse (si l'on peut parler à son propos de jeunesse, puisqu'il fut assassiné si jeune) que sont *Le Voleur d'étincelles* (1932) ou *Le Marchand d'oiseaux* (1936), transparaît un piéton de Paris attentif à tous les aspects, à toutes les respirations d'une capitale qui a si dramatiquement changé depuis, dans son architecture et sa population. Et dans *Les Sept Couleurs* justement, les pages les plus frappantes sont celles qu'en véritable reporter, il consacre à ce « pays étrange » qu'est l'Allemagne devenue nationale-socialiste.

Si cet aspect de l'œuvre de Robert Brasillach vous intéresse, et si vous n'avez pas encore acheté *Six heures à perdre*, paru à titre posthume et récemment réédité par les éditions Pardès avec une excellente préface de Philippe d'Hugues, je vous engage vivement à le faire. On lit les livres de Cousteau avec délectation en raison du pessimisme parfois poussé jusqu'au cynisme qui en émane et l'aisance de sa plume, *Les Décombres* avec exaltation, emporté par la verve vengeresse de Rebatet, par sa partialité revendiquée et sa *furia francese*. Toutes exprimées dans la langue la plus pure, ce qui fait briller ses outrances et ses cris d'amour blessé d'un éclat encore plus vif, littéralement indélébile.

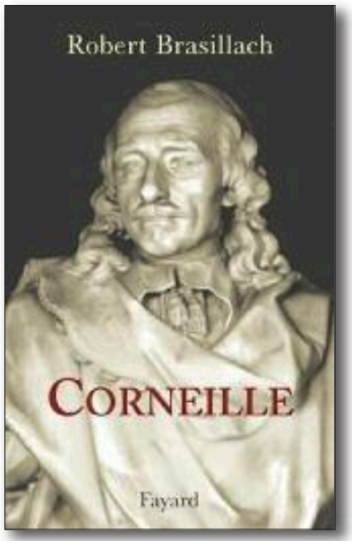
Ni outrances ni misanthropie dans *Six heures à perdre* ; au contraire, de la sérénité et une profonde empathie pour ceux qui ont connu l'internement en Allemagne après l'humiliation de la défaite, et pour les civils qui, à Paris, composent avec les rigueurs de l'Occupation. L'intrigue, ténue, n'est qu'un prétexte à un véritable documentaire sur le contraste entre l'univers cloîtré du camp et celui, tout aussi étouffant, de la « vraie vie » sous l'Occupation, avec « ces grosses crémières et bouchères » endiamantées grâce au rationnement et au marché noir… et dont se souvint sans doute Jean Dutourd quand il écrivit *Au bon beurre* huit ans plus tard.

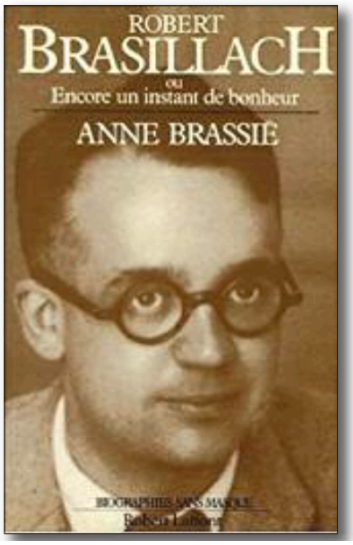
Interné jusqu'en 1941 dans un Oflag de Westphalie, Robert Brasillach décrit la promiscuité mais aussi la camaraderie, les plaisirs « communs et certains », l'ingéniosité infinie pour cuisiner des plats raffinés – y compris, pardon Eric, pardon Monique, à base de « matous imprudents » – ou encore des spectacles « qui eussent honoré les plus hardies des compagnies parisiennes », car « lorsqu'on vit retiré du monde, écrit-il, c'est l'imagination qui devient la reine ».

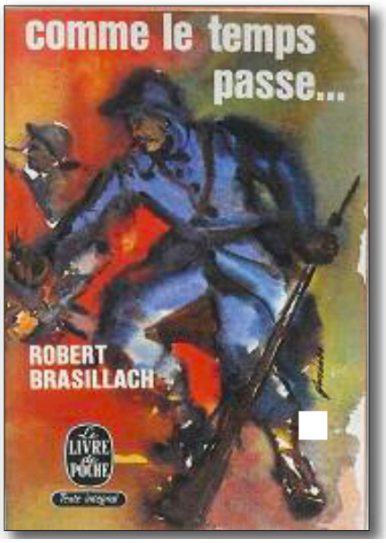
Enfin élargi du camp, « où chacun se réjouissait de la libération d'un compagnon de chambrée », le narrateur découvre les arrangements en tout genre et l'aliénation aboutissant au total « confusionnisme des idées et des instincts », dans lequel s'embourbent et souvent se perdent les civils. Un « mélange bizarre de sentiments désintéressés et d'affaires, tout ce salmigondis de révolte et de marché noir, de banditisme sans aveu, d'idéalisme dévoyé ». Mais d'un même regard, distancié et pourtant presque empreint de tendresse, il décrit les jeunes séduits par l'Ordre nouveau et, à l'opposé, leurs contemporains trotskistes ou anars, malheureux entraînés « vers de si noires alliances, noires et sordides ». Mais ainsi allait sans doute l'Occupation avec ses salauds et ses héros courant vers « de belles morts dignes et graves, plus belles que la vie n'avait été, car il est plus facile de bien mourir que de bien vivre ».

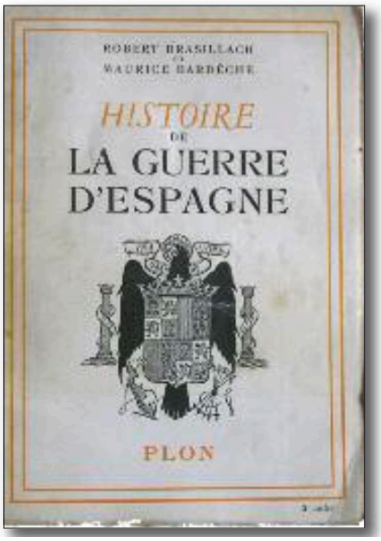
Propos prémonitoire ? Et prémonition aussi que le titre du récit, *Six heures à perdre* ? Six heures, c'est ce qui suffit le 19 janvier 1945 à la cour d'assises de la Seine devant laquelle était déféré Robert Brasillach – qui s'était constitué prisonnier en septembre 1944, après avoir appris l'arrestation de sa mère et de Maurice Bardèche – pour examiner son cas, le déclarer coupable d'intelligence avec l'ennemi et le condamner à mort. Après vingt minutes à peine de délibération. Charles de Gaulle, qui avait refusé sa grâce, devait ensuite écrire dans ses *Mémoires*, à propos du supplicié de Montrouge, que « le talent est un titre de responsabilité ». L'homme éliminé, demeure le talent d'un très grand écrivain et surtout sa profonde humanité.

● Association des Amis de Robert Brasillach : M. Delcroix, BP 19, F-60240 Chaumont en Vexin ou par courriel : arbfrance@orange.fr









Présent, 10 février 2018.

L'ENCADRÉ **Par Stéphanie des Horts***

Brasillach au fer rouge

Jonquères prend la défense de l'œuvre de l'écrivain fusillé à la Libération.

Il y a des fautes impardonnables. Et des notoriétés maudites. Pourquoi Brasillach a-t-il été marqué au fer rouge ? Car un jour il a fait le mauvais choix et l'a crié bien fort. Pire, il a osé l'écrire en lettres de sang. Est-il juste de le frapper d'un tel anathème, que son œuvre en vienne à s'éteindre ? François Jonquères cherche des réponses. Elles sont au cœur d'un monde cruel, un univers pourri et d'une violence inouïe où les mots se muent en injures, elles-mêmes en condamnation. Et la raison dans tout cela ? Et la folie des évènements ? Personne ne peut sauver l'homme. Mais qu'en est-il des textes d'avant ?

Raysond Borja

Le 6 février 1945, Robert Brasillach paye de sa vie ses errements politiques. Aujourd'hui un autre écrivain cherche, non pas à le réhabiliter, mais à le retrouver, pour qu'il évite de se liquéfier dans le bouillon infâme de l'oubli. François Jonquères ne refait pas le procès de Brasillach il s'enflamme dans une plaidoirie sans pareille pour que vive l'œuvre d'un auteur pas comme les autres. Quel culot ! **S. des H.**

Robert B. Sept nuances de gris, de François Jonquères, *Pierre Guillaume de Roux, 276 p., 19,90 €.*

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Les sœurs Livanos" chez Albin Michel.

Service Littéraire, N° 128, Mai 2019.

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

Robert Brasillach en 1936. Aucune blessure par les mots ne mérite la peine de mort, estime François Jonquères.

Il faut sauver le soldat Brasillach

Après *la Révolution buissonnière* et *Voix de fées*, François Jonquères revient avec un roman en défense de l'écrivain maudit pour lequel il en appelle au pardon.

Par Olivier Maulin

Il est l'écrivain maudit par excellence. Rédacteur en chef du journal collaborationniste *Je suis partout*, condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi et fusillé le 6 février 1945, Robert Brasillach est un fantôme qui hante les lettres françaises. La haine qu'il suscite est toujours aussi farouche, empêchant toute lecture sereine de son œuvre. Il est de bon ton de distinguer en Céline "l'homme et l'œuvre", le premier étant unanimement condamné, le second unanimement loué. Rien de tel chez Brasillach dont les lecteurs rasent les murs avec un air coupable. À les voir chez les bouquinistes des quais de Seine, à Paris, on a parfois l'impression qu'ils achètent une revue cochonne! C'est du reste toute la force de l'époque que d'avoir réussi à créer ce sentiment de honte. Brasillach est une cause perdue. Impossible de dire que le jeune homme de 35 ans n'a pas mérité le peloton d'exécution; impossible même de dire que son œuvre est touchante au risque de passer pour un nostalgique du IIIe Reich.

Tirer l'écrivain de l'enfer où il croupit

C'est dire notre étonnement à la parution de *Robert B. Sept Nuances de gris*. Son auteur, François Jonquères, déclare en effet sa flamme au poète de Fresnes et déploie tout son art d'écrivain (et d'avocat) pour le tirer de l'enfer où il croupit. Certainement son roman comporte-t-il quelques maladresses, mais qu'importe. Le courage, la passion et surtout l'innocence avec lesquels il défend "son" auteur forcent le respect et rendent son livre extrêmement attachant.

Le titre est évidemment un clin d'œil aux *Sept Couleurs* et le roman est du reste bâti de la même façon: sept parties qui alternent différentes formes de narration, récit, journal intime, correspondance, jusqu'à la plaidoirie finale. On y suit plusieurs destins qui se déploient pendant et après la Seconde Guerre mondiale: Valérius, un milicien, qui, après s'être engagé dans la division Charlemagne et avoir fui en Argentine, fera la guerre d'Indochine et finira chez l'abbé Pierre; Esther, une jeune juive sauvée d'une rafle par ce même milicien qu'elle retrouvera à Paris après-guerre; André, qui deviendra le petit ami d'Esther dans les années 1950 avant de se faire happer par le militantisme pro-Algérie française... Tous ces personnages sont unis par le souvenir de Brasillach, et ne sont finalement que le prétexte pour évoquer

une œuvre que Jonquères connaît de manière remarquable, mais aussi pour s'interroger sur la responsabilité du poète et pour réclamer la fin de l'ostracisme et la redécouverte d'une œuvre enchanteresse.

Après lui avoir fixé rendez-vous dans un petit bistrot parisien sans prétention, il nous revient à l'esprit que l'homme avec qui nous allons déjeuner a créé le prix des Hussards avec Christian Millau et que ce dernier, du fameux Gault & Millau, lui a fait découvrir les plus belles tables de la capitale! Heureusement, l'homme est aussi à l'aise devant le tartare du chef accompagné de la cuvée du patron qu'au *Grand Véfour* et se dit plus gourmand que gourmet.

Son histoire avec Brasillach est presque familiale. Comme lui, Jonquères est catalan, né à Perpignan. Fils de paysans vignerons établis à Canet (Pyrénées-Orientales), il possède toujours ses vignes. Tous les ans, cet avocat d'affaires international prend ses congés en septembre pour faire les vendanges. La fenêtre de sa chambre d'enfant dans la maison familiale située sur la place du village donne sur la maison qui fut celle de la grand-mère de Brasillach, où l'écrivain venait passer ses vacances. Le nom lui a ainsi été familier dès sa prime jeunesse, enveloppé d'un sombre halo. À l'adolescence, la curiosité le pousse à le lire et il tombe sous le charme. Si le grand écart entre la douceur et la tendresse pour les petites gens des romans et la violence des articles de *Je suis partout* reste en partie un mystère, Jonquères se convainc que l'idéologue n'a pas influencé l'écrivain et que « *l'on ne devient pas plus fasciste en lisant Brasillach qu'on ne devient communiste en lisant Aragon* ».

PRESSE/RAYSONO BORJA

C'EST EN HUMANISTE ET EN CHRÉTIEN QUE FRANÇOIS JONQUÈRES DÉFEND ROBERT BRASILLACH.

C'est en humaniste et en chrétien que l'avocat défend aujourd'hui Brasillach, persuadé qu'aucune blessure par les mots, aussi violente soit-elle, ne mérite la mort. Que l'auteur de *Notre avant-guerre* se soit fourvoyé, il en est persuadé. Il réclame cependant « *le droit d'avoir tort* » et relativise la responsabilité dont s'enorgueillissent les gens de plume estimant par leurs écrits peser sur les événements: « *Croit-on vraiment que ceux qui voulaient la destruction des juifs aient eu besoin du soutien de la presse pour mettre en œuvre leur politique?* », questionne-t-il.

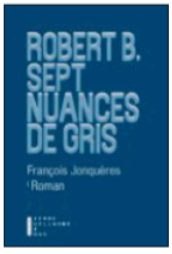
Brevet de patriotisme.

Jonquères croit également en la rédemption et décèle chez Brasillach des doutes annonçant une évolution intellectuelle et morale. Dans *l'Inédit de Clairvaux*, Lucien Rebatet rapporte en effet une conversation qu'il eut avec Brasillach à son retour de Pologne, au printemps 1943, où ce dernier avait constaté de ses yeux le sort des juifs du ghetto de Varsovie: « *C'est le massacre ou l'extermination par la faim. Nous ne pouvons pas avoir l'air d'approuver ça* », lui dit Brasillach, qui quittera dans la foulée ses fonctions à *Je suis partout* pour ne plus se consacrer qu'à la littérature. À cette date, les « *revirements byzantins* » (Céline) commençaient à se multiplier et de nombreux collabos, sentant le vent tourner, préparèrent les tondeuses avec lesquelles ils achèteront bientôt leur brevet de patriotisme. Brasillach, lui, ne tentera pas de ruser ni d'échapper à son destin et se livrera aux résistants pour délivrer sa mère qu'ils détenaient.

Tout cela, bien sûr, n'enlève rien à la violence des articles, mais n'oublions pas que Brasillach l'a payée de sa vie. Et c'est aujourd'hui au pardon qu'en appelle Jonquères dans sa plaidoirie finale, un pardon au nom du Christ, au nom de l'humanité et au nom du talent irremplaçable de ce jeune prodige dont il serait criminel de priver plus longtemps notre patrimoine littéraire. ●

PLAIDOIRIE POUR LA RÉHABILITATION DE L'ŒUVRE DE ROBERT BRASILLACH

"Comment peut-on, en effet, priver les derniers lecteurs de France des *Sept Couleurs*, audacieux arc-en-ciel littéraire, du *Marchand d'oiseaux*, du *Voleur d'étincelles* ou des pages mélancoliques de *l'Enfant de la nuit*? *Comme le temps passe* et *la Conquérante* ont leur place parmi les plus belles histoires d'amour de notre littérature, qui n'en manque pourtant pas. Et ses déchirants poèmes de Fresnes valent bien qu'on lui accorde notre pardon pour ses erreurs passées, payées, je le rappelle, de sa vie!"
Extrait de "Robert B. Sept Nuances de gris"



"Robert B. Sept Nuances de gris", de François Jonquères, Pierre-Guillaume de Roux, 288 pages, 19,90 €.

Valeurs Actuelles, 24 avril 2019.

DOSSIER (suite) : Une lecture antifasciste de Brasillach

Il n'est évidemment pas nécessaire d'adhérer aux engagements politiques de Robert Brasillach pour apprécier ses qualités d'écrivain exceptionnellement talentueux, sensible et doué. Toutefois, ceux qui aiment Brasillach doivent admettre que son œuvre est un tout. Il fut totalement ce jeune écrivain attentif à son époque, passionné, révolté ; c'est bien le même homme qui observe avec tendresse la petite Anne de *l'Enfant de la nuit* et qui admire le « *fascisme immense et rouge* ». Maurice Bardèche* ne trouve « *rien d'aberrant ni même d'étonnant dans sa conduite* » voire « *un simple choix, non de politique, mais de bon sens* » contre l'idéologie progressiste, sans jamais déroger à l'honneur.

Tel n'est pas le cas de François Jonquères, pour qui il existe deux faces à la personnalité de l'écrivain, celle qui le rattache à la grande littérature française et celle qui en fait ce que l'inénarrable Sartre appelait un Salaud. Bref, Mr *Hyde et Dr Jekyll*.

La rédemption des criminels

Voici deux hommes, l'oncle et le neveu.
Le premier, Valérius, est un personnage particulièrement ignoble, rissolé aux petits oignons résistancialistes par M. Jonquères. Pensez donc : il s'engage successivement dans la guerre d'Espagne chez Franco, dans la Milice française, dans la Waffen SS, avant d'aller combattre en Indochine et mourir en Algérie. Du lourd ! Aussi se livre-t-il inévitablement, vulgate oblige, à des forfaits particulièrement sordides. En 1943, avec ses camarades de la Milice, il fait payer à des Juifs, résistants et communistes leur passage salvateur en Espagne puis, stipendié par les Allemands, les leur livre. Voilà qui met le fasciste un cran en dessous du Dr Petiot qui se débarrassait artisanalement de ses victimes juives, en catimini, sans les monnayer auprès de l'Occupant. Il est vrai que Petiot était le capitaine Valéry chez les FFI… Et ça c'est une différence qu'admet Valérius : « *La Milice est une troupe de bras cassés, de tartarins en goguette… Faut pas y chercher le héros antique… (…) Les Résistants, les maquisards, ces types en ont… Je ne cache pas mon admiration pour leur courage.* » (Page 118).

Il se prend miraculeusement d'affection pour une jeune juive en fuite sur les chemins des Pyrénées, Esther, parce qu'elle lit *la Conquérante* et lui parle avec enthousiasme des livres de Brasillach. Valérius, touché par un éclair de grâce, l'ex-filtre donc du convoi qu'il va livrer aux Allemands en passeur corrompu, leur abandonnant la mère qui disparaîtra.

Après la guerre, à Paris, Esther communie dans les délices de la littérature de Brasillach avec un certain André, dont elle tombe amoureuse et qui se révélera être le neveu de l'abject Valérius… Attendez, ce n'est pas fini ! En pèlerinage littéraire, un jour qu'elle est seule, elle retrouve de façon inopinée Valérius se recueillant sur la tombe de l'écrivain à Saint-Germain de Charonne. Elle pardonne au bourreau de sa mère et oncle de son ami de cœur et, qui plus est, devient sa maîtresse (Ah qu'il est beau l'assassin de maman !). Au contact d'Esther, Valérius deviendra bon, confit en dévotion chrétienne, reprochant même à son neveu, devenu parachutiste, de torturer les fellaghas à la gégène ! « *Mais je ne suis plus le monstre que vous m'accusez d'être… Même les méchants changent vous savez ! Et certains s'amendent…* » (page 112) dit-il à la jeune fille.

Quant à celle-ci, son personnage manque étonnamment de consistance : se reconnaît-elle comme israélite, est-elle convertie à la rédemption chrétienne à laquelle va se rendre Valérius, ou est-elle agnostique ? Pas un mot sur les états d'âme d'une jeune fille plongée dans une situation cornélienne. Eh puis, on aimerait savoir comment cette adolescente étrangère (le Maréchal avait obtenu que les Juifs français ne fussent pas déportés ès-qualité) a pu en arriver à connaître et aimer la littérature française...

La plaidoirie finale pour les circonstances atténuantes

« *… et, si Esther voulait sauver en Brasillach le poète et l'écrivain de génie, elle vomissait le journaliste dont elle avait découvert les articles assassins dans* Je Suis Partout, *au sortir de la guerre* » (page 82).

Et M. Jonquères de s'adresser aux mânes de l'écrivain supplicié : « *N'écriviez-vous pas encore que le fascisme « était une poésie, et la poésie même du vingtième siècle (avec le communisme sans doute) » ? … De tels poètes font frémir… Leurs vers dévorent des millions de cadavres innocents… Le plus grand crime perpétré contre l'humanité… Oui la prison est juste, il faut s'apprêter à des années de solitudes pour expier ses fautes* » (page 56).

En toile de fond et loin « *des dernières thèses teintées de négationnisme* », reprochées au passage à Maurice Bardèche (page 82), le lecteur a droit à la vulgate sempiternellement ressassée. François Jonquères nous inflige la thèse muséographique d'Oradour ** (page 94) et nous assène la liste inévitable de « *Dachau, Auschwitz, Buchenwald, Treblinka...* » (page 73). Dans la foulée, Jonquères évoque « *la France criminelle de ce début de 1944* » (page 15), antienne culpabilisatrice depuis Jacques Chirac.

La charge antifasciste se termine par une plaidoirie virtuelle, François Jonquères étant avocat de son état. Nous sommes devant un tribunal imaginaire composé de femmes, on ne sait trop pourquoi, où sont développées les *Sept nuances de gris*, pour montrer que l'écrivain doit être distingué de l'ignoble fasciste qu'il fut à l'instar de Rebatet ou de Céline : « *l'Histoire ayant tranché, il faut sévèrement condamner l'idéologie fasciste… (…) Il n'était pas, hélas, le seul sur ce créneau de la haine, bête et méchante, nous y venons, et je veux croire que ces messieurs de la Gestapo, Heydrich et ses frères, les bouchers des camps, du docteur Mengele à l'infâme Rudolf Höss n'ont jamais lu une seule de ses lignes ...* » (page 260). (Vous avez bien lu, même Mengele n'est pas épargné au lecteur !).

Néanmoins, l'avocat condamne en soi la peine de mort, non sans bon sens, sachant qu'il a été dit une fois pour toutes qu'un Brasillach méritait, selon Maître Jonquères qui aurait pu être le procureur, « *la prison* » avec ses « *années de solitude pour expier ses fautes* » ! (« *Même les méchants changent vous savez ! Et certains s'amendent...* »).

Si vous n'avez pas lu préalablement Reynouard ou Faurisson et que vous vous dites encore ami de Brasillach en refermant le livre de François Jonquères, c'est que vous êtes de la même essence qu'Esther, sainte (mais pas vierge), qui, Valérius étant mort opportunément, filera le parfait amour avec André.

Avec M. Jonquères, Brasillach est certes un très grand écrivain, mais néanmoins un Salaud.

Éric Delcroix.

Robert B. Sept nuances de gris
(Par François Jonquères, éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2019)

* *Rivarol*, 1er février 1985.
** Lire *Le Massacre d'Oradour, un demi-siècle de mises en scène*, par Vincent Reynouard, 1997.

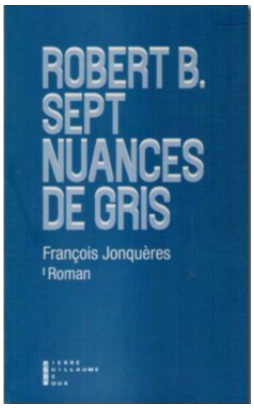
DOSSIER (suite) : Le pari de F. Jonquères

Le pari de F. Jonquères est grand : réhabiliter par un roman non pas le polémiste de « Je suis partout » mais le poète et romancier talentueux que fut R. Brasillach. Il plonge alors le lecteur dans une aventure où ses protagonistes Valérius, Esther et André ressemblent étonnamment aux personnages de « La conquérante » ou des « Sept couleurs ». En effet Esther a l'âme de Brigitte ou celle de Catherine, partagée entre les deux hommes qu'elle aime. De plus Valérius et André sont deux provinciaux qui aiment leur Roussillon natal comme Brasillach l'aima. Malheureusement Valérius s'y ennuie à leur tel point que dans les années 40 il s'aventure à faire passer des Juifs en Espagne pour dans un premier temps les spolier puis les livrer à la Gestapo, actes immondes que l'extrême sensibilité de Brasillach aurait bien été incapable de réaliser. Peu importe la suite des événements qui finissent par entraîner le milicien Valérius dans les romans de Brasillach, « Tout, sauf les Rouges » et « tout pour la Patrie ». Mais il vient un jour où le remords est à son paroxysme, où l'homme de guerre demande pardon, et les pages de F. Jonquères se confondent avec les poèmes de Fresnes. Le poteau d'exécution n'a pas sa raison d'être. C'est le pardon d'Esther, la jeune Juive, qui permet la rédemption des deux hommes. Les « Sept nuances de gris » qui assombrissent la France depuis la Libération peuvent se parer des « Sept couleurs ». Ce livre se lit comme on passe « une nuit à Tolède », dans les transes les plus grandes où la quiétude se révèle impossible. Livre qui passionnera les inconditionnels de Brasillach et permettra aux autres de mieux approcher ce fantôme de la littérature française.

Brigitte Cavel-Delsol.

http://panoramadelectures.over-blog.com/2019/06/robert-b.sept-nuances-de-gris-par-francois-jonquieres.html

DOSSIER (suite) : Robert B. Le maudit



« Nul ne doit jamais plus prononcer son nom, ni connaître son œuvre pourtant magistrale. Il a été cent fois maudit, marqué au fer rouge d'un anathème si puissant qu'il le poursuit encore aujourd'hui, bien au-delà du tombeau.

Robert B. a, en effet, signé des textes ignobles, d'une violence inouïe, proprement inacceptables, personne ne le nie. Ils étaient le reflet d'une époque dure et cruelle, entre rouges et noirs, où les coups et les injures pleuvaient, où l'antisémitisme faisait rage.

Loin d'être un cas isolé, Robert B. est, cependant, l'un des rares à subir encore un châtiment rappelant les malédictions prononcées jadis par les dieux de l'Olympe.

La vie enseigne, pourtant, le pardon et, pour les plus sages, conduit à reconnaître un droit à l'erreur qui, s'il n'efface jamais la faute commise, laisse toujours place à une possible rédemption. La tolérance, pierre angulaire de notre société, est universelle : rien ne peut venir l'entraver ni l'arrêter. N'oublions jamais que, si toutes les formes de haine méritent d'être réprimées avec force, l'homme n'est grand que dans le pardon.

Le 6 février 1945, Robert B. a payé de sa vie ses errements politiques. Maudissez-moi car je lui tends aujourd'hui la main, avec ce roman en sept couleurs et autant de nuances.

Et ceux que l'on mène au poteau
Dans le petit matin glacé,
Au front la pâleur des cachots,
Au cœur le dernier chant d'Orphée,
Tu leur tends la main sans un mot,
Ô mon frère au col dégrafé…

Robert Brasillach,
"Chant pour André Chénier", 15 novembre 1944 (*Poèmes de Fresnes*). »

François J.

« Robert repense à ses articles publiés dans *Je suis partout*. La Haute Cour se souviendra-t-elle que l'hebdomadaire a fait aussi œuvre littéraire en publiant des romans de Jean Anouilh, de René Barjavel ou de Marcel Aymé, auteurs qu'on ne peut accuser de collaborationnisme ? Il y a fort à parier que les Juges s'arrêtent plutôt sur des textes d'une rare violence, *les Français devant les Juifs*, dans lequel il les présente comme des « étrangers »,
en rappelant que « *l'antisémitisme n'est pas une invention allemande, mais une tradition française* », ou *les sept internationales contre la patrie*, où il commence par éreinter successivement l'Internationale communiste, la socialiste et la juive, en attaquant plus particulièrement les Juifs d'Amérique, pour finir par l'Internationale financière, l'omnipotence « *de la City et de Wall Street* », qui « *ferme le cercle infernal* ».Et comment pourrait-il oublier son article incendiaire *J'ai vu les fosses de Katyn* ? Les communistes ne lui pardonnent pas d'avoir fait respirer cette « *odeur massive, odeur noire et âcre, inoubliable odeur du charnier* ». Bien sûr, les textes de Rebatet ou Cousteau ont été encore plus terribles...Et Céline dans *Bagatelles* ou dans *l'école des cadavres* ? Le seuil de la répugnance a été maintes fois franchi, bien trop souvent...Qui se souviendra qu'il a quitté l'hebdomadaire après avoir constaté, lors de son voyage en Pologne au printemps 1943, l'effroyable sort des Juifs des ghettos de Lodz, de *Je suis partout* – vendredi 17 février 1939.
Lwow ou de Varsovie : « *c'est le massacre ou l'extermination par la faim. Nous ne pouvons pas avoir l'air d'approuver ça* ».

Un roman qui s'attaque à un sujet difficile : le cas Brasillach (1909-1945). Antisémite notoire, plume de sinistre mémoire de *Je suis partout*, il fut par ailleurs un grand écrivain dont certaines œuvres demeurent inoubliables comme *Notre avant-guerre, Comme le temps passe* ou *Les Sept couleurs*. François Mauriac, pourtant souvent cible de ses critiques, soutint son recours en grâce adressé au Général de Gaulle. Une pétition fut lancée, signée par Paul Valéry, Paul Claudel, Jean Cocteau et Jean Paulhan, Marcel Aymé, Jean Anouilh, Wladimir d'Ormesson, Colette et Albert Camus.

Peut-on nuancer le portrait de monstre qui lui survit ? Qui fut vraiment Robert Brasillach ? Quel fut son cheminement ? Comment en vint-il à se fourvoyer aussi cruellement ? Quand prit-il conscience de son erreur ?

Catalan, né à Perpignan à quelques mètres du lieu où naquit Robert Brasillach, François Jonquères est avocat et secrétaire général du prix des Hussards. Il est l'auteur d'un premier roman,* La Révolution buissonnière *(Pierre-Guillaume de Roux, 2016).

POINTS FORTS

Comment Esther la Juive partage avec son ennemi juré Valérius - le milicien qui a livré sa mère dans les années 40 – un étrange amour : celui de l'œuvre de Brasillach, l'écrivain jugé pour collaborationnisme puis exécuté,

Le Paris des Hussards dans les années 50 ou le point de vue éclairé de Nimier sur Brasillach,

Les sept nuances de « gris » qui auraient pu atténuer la condamnation de Brasillach,

Un roman d'une force et d'une humanité rares, entre action, tragédie, témoignages, déclaration d'amour à la littérature et regrets indélébiles.

https://www.pgderoux.fr/fr/Livres-Parus/Robert-B-sept-nuances-de-gris/329.htm#prettyPhoto

DOSSIER (suite) : Éloge de la nuance ou la résurrection d'une œuvre littéraire

La vocation de critique littéraire, ce n'est pas un métier, rappelons-le, nous offre quelques fois une joie profonde. Lire en 2019 François Jonquères et son livre, *Robert B. Sept nuances de gris*, après *Voix de fées* et la *Révolution buissonnière* donne un grand bonheur. Ce Robert dont on n'ose plus dire le nom c'est Brasillach.

Tout d'un coup nous quittons la lourdeur, la laideur, la tristesse, la Propagande avec un grand P pour aborder aux rives de la littérature, de la joie de l'admiration, de la liberté de pensée et la légèreté de l'écriture. On revient avant-guerre, où chaque écrivain s'engageait mais d'un air dégagé en continuant à converser avec les autres. Ce fut un temps si florissant que bien des maisons d'édition sont nées entre les deux guerres. Pourquoi tant d'écrivains géniaux alors ? Je vous laisse répondre.

La providence nous fait donc un signe particulièrement chaleureux. Un avocat, né à Perpignan dont la maison de famille jouxtait celle des Bardèche, à Canet, vient d'écrire un beau livre intitulé *Robert B. Sept nuances de gris* aux Éditions Pierre Guillaume de Roux. François Jonquères est un fou de littérature parce que fou d'écriture. Il jongle avec les mots comme un enfant surdoué du ballon. On l'entend rire de ses jeux de mots et l'on rit à son tour. Lisez ses *Voix de Fées*, vous me remercierez. Il fut d'abord pharmacien puis avocat et aujourd'hui écrivain. Il ressuscite Brasillach comme un frère mort hier dont il n 'arrive pas à oublier la présence. Il y a en effet une étonnante gémellité entre les deux hommes. Tous deux catalans de Perpignan, pétris d'humanités classiques et de poésie. Tous deux assez réfractaires aux oukases d'où qu'ils viennent. Notre avocat est secrétaire générale du Prix des Hussards fondé avec Christian Millau. Tous deux d'une énergie toujours jaillissante et d'une gaîté à toutes épreuves. La condamnation à mort éternelle du poète doit cesser, puisque Badinter l'a décrété. Alors appliquons la loi à tout le monde, dit-il avec humour.

François Jonquères est un frère de Robert Brasillach qui aurait tout lu de lui, de ce qui a été écrit sur lui, en mal et en bien. Il imagine un roman qui reprend le trio des *Sept couleurs, Comme le Temps passe* et *La Conquérante* et remplace Brigitte, Catherine et Florence par Esther, le lieutenant Caillé et Michel Barrault par André et Valérius. La jeune fille juive, Esther, est sauvée par un milicien, Valérius, au moment de passer les Pyrénées en 44 mais ce dernier laisse tuer sa mère. Pourquoi Esther est-elle sauvée ? Parce que tous deux aiment les romans de Robert B. La littérature créée des liens entre les âmes souffrantes qui transcendent tous les clivages politiques. Valérius raconte à sa petite fée ses combats de la guerre d'Espagne, où nous croisons Maurice, Robert et Pierre Antoine Cousteau. Puis sa guerre à Berlin, l'engagement dans la Légion et l'Indochine où il retrouve un sens à sa vie.

Ils vont tous deux après-guerres rechercher les amis du poète, ceux qui ont voulu le sauver, pour le faire revivre. L'héroïne va plaider aujourd'hui la grâce de l'écrivain comme l'héroïne

de Racine plaida devant le roi la survie de son peuple. Le fond de la démarche de Jonquères est là. Pardonner sans oublier les violences de l'autre bord.

Pas de loi à l'époque pour réprimer les colères. Des exemples, on en ramasse à la pelle : chez Aragon en 31 ce poème à la gloire du Guépéou, la police secrète soviétique :

« L'éclat des fusillades ajoute au paysage ;
Une gaîté alors inconnue ;
Ce sont des ingénieurs, des médecins qu'on exécute.
Mort à ceux qui mettent en danger les conquêtes d'Octobre
Mort aux saboteurs du plan quinquennal ».

Quant à la douce Elsa Triolet en 45 à propos de l'épuration : « Il faut les tuer tous sinon ils nous tueront ».

Ce qui demeure de l'œuvre de Brasillach respire la joie de la création, la tendresse et l'admiration. Jonquères nous fait rencontrer tous les amis de Brasillach, les proches et les autres, Thierry Maulnier, Marcel Aymé, Anouilh, Michel Déon, Michel Mort, Paul Gadenne, Jean Paulhan, Kleber Headers, Roger Nimier. Il recrée ces rencontres, ces conversations brillantes comme ces mots de Paulhan : « Tout ce que nous demandons aux politiques c'est de changer le monde sans commencer par changer la vérité. » Le monde littéraire du temps n'est pas épargné : « Avec le dartre et sa dame castor c 'est la littérature qui est castrée. »

Le roman reprend la forme des *7 couleurs*, récit, lettres, autobiographie….

Bien sûr, il y quelques caricatures politiques auxquelles nous sommes habitués et que nous refusons depuis toujours. A l'émission d'Apostrophe, j'ai contredit un orateur en lui expliquant que la milice avait été créée pour défendre les Français des terribles exactions communistes. Propos assez rare sur les grands médias. Mais l'atmosphère de sympathie, d'admiration avec l'écrivain est si chaleureuse qu'on est infiniment heureux de cette lecture. D'ailleurs les Nerson de la presse de gauche ne s'y trompent pas, ils détestent l'auteur et le traitent de médiocre. Ayant lu deux livres du Jonquères je peux contredire cette assertion ! Il a l'aisance, la fantaisie, la puissance de son frère Perpignanais, c'est inouï ! Son livre *Voix de fées* dans lequel il donne la parole, dans un délire merveilleux, à la Fée C, à la Fée Blaisse et à la Fée Tide eût ravi Brasillach.

L'insolence aussi de François Jonquères, celle de s'attaquer à un tel sujet et celle de ses citations sont très brasillachiennes : à propos de Sartres : « Avec le dartre et sa dame castor c'est la littérature qui est castrée ».

Marcel Aymé dans Uranus : « Si nous avons beaucoup d'écrivains honnêtes, la plupart ont la conscience borgne. Les uns ne voient que sur leur gauche, les autres sur leur droite ».

Thierry Maulnier leur confie : « Le droit d'avoir tort est dans son principe, le droit fondamental : il pourrait être l'article unique d'une Déclaration des droits de l'homme car il implique tous les autres droits. » Ces mots sont extraits de La face de Méduse du communisme. Certains pensent encore, c'est une honte, que Brasillach n'avait pas tout à fait tort mais la religion démocratique adorant les buchers médiatiques et judiciaires, nous ne saurions en dire plus.

Seul le roman peut rendre la vie supportable, il permet des trouvailles : ainsi Valérius en février 45, après la mort de son héros écrit à la manière de Céline « Vive la liberté de la presse ! Fallait pas dénoncer Katyn, Robert... Les bolchéviques ont le charnier anonyme, la purge incognito... Le culte du secret de famille, de la rafale en tapinois... Motus et bouche cousue. Et une sainte horreur du spiritisme... Manquerait plus que les morts parlent ! ... Prolétaires de tous les pays, cramez les guéridons... Fissa... La révolution doit avoir ses petites cachotteries. A Moscou on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, tuer les poules, pendre les paysans et incendier les fermes... L'humanité quoi ! ».

Qu'importe les paroles de Brasillach « Je n'aime rien de ce qui est irraisonné et inhumain et je n'ai approuvé ni sévices ni tortures pas plus que je les approuverai contre les noirs en d'autres pays ». Il fallait qu'il fût coupable, forcément coupable.

Au cœur de cet éblouissant ballet de tous les héros et les amis de Brasillach il y a la proposition centrale de l'acceptation qui est demandé à Esther, acceptation qu'elle va donner en giflant un jeune homme qui crache sa haine à une représentation de Bérénice. Là est le cœur du livre qui n'étonnera aucun membre des ARB y compris les membres de religion juive de la première heure.

Enfin l'auteur nous livre une superbe plaidoirie pour montrer que le monde n'est ni tout noir ni tout blanc. Mon enthousiasme est partagé par quelques-uns, écoutons Thomas Morales dans la Revue Universelle :

« C'est abyssal de maîtrise. Nous sommes dans le palais du Facteur Cheval, tout a un sens, les chapitres se répondent, les paragraphes s'imbriquent pour donner naissance à une sorte de roman gigogne assez fascinant. Chez Jonquères, on voyage de l'Indo à l'Argentine, on traverse l'Histoire dans un train fantôme, on ne reste pas figé dans une actualité rance. Sa connaissance de l'œuvre de Brasillach est impressionnante, il jongle avec Homère et Corneille, s'amuse à mélanger les sept couleurs dans une fresque picaresque ».

Mais n'oublions jamais :

« Celui qu'aiment les dieux meurt en pleine jeunesse. » disait le poète Ménandre.

Anne Brassié.

Nouvelle Revue Universelle N°55, 1er trimestre 2019.

DOSSIER (suite) : Un portrait flamboyant de R. Brasillach

L'équipe cinéma vous conseille "L'incroyable histoire du facteur cheval", "Doubles vies", "Green book", "Colette" et "La dernière folie de Claire Darling". On apprend ensuite à regarder un tableau avec Sophie Roubertie puis on découvre un nouvel écrivain, François Jonquères, secrétaire général du Prix des Hussards, qui nous offre un portrait flamboyant de Robert Brasillach.

Perles de Culture, n°199, TV- Libertés, 6 février 2019. Passage sur Brasillach après 1h 2'

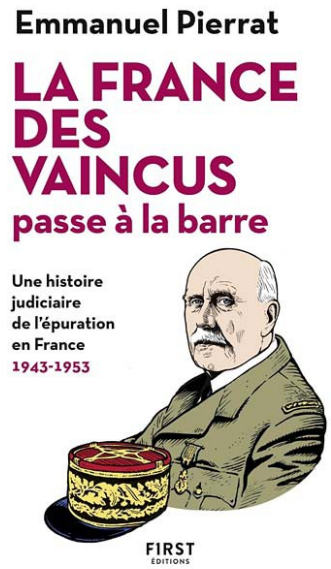
https://youtu.be/4WJicpqtWQw

Nostalgie : C'est ainsi que Brigneau évoquait Brasillach…

C'était dans *National Hebdo*, en novembre 1989. Il y a longtemps, à l'époque antédiluvienne où le FN ne recherchait pas la dédiabolisation. Voici le magnifique hommage de Brigneau à Brasillach : « *A mon avis, on pourrait parfaitement le fusiller pour un tas de raison, toutes plus valables les unes que les autres. Il n'était pas républicain, il n'était pas démocrate. Il n'éprouvait pas pour les juifs, le caractère juif, l'intelligence juive, le talent juif, la réussite juive, l'admiration qu'il est utile de manifester. J'ajouterai même qu'il lui arrivait d'être antisémite, ce qui est affreux et, qui plus est, interdit. Il était gai. (…) Il aurait voulu que les français fussent plus conscients de ce qu'était la France et sa magie. Il était amoureux de la vie, des jeunes filles, du soleil sur la Méditerranée, du théâtre, de Paris, de la jeunesse qui passe comme les nuages dans le ciel. Il était simple, et modeste malgré son étincelante supériorité. Il était d'un courage splendide, et pudique. Il l'a prouvé. (...) Dans les périodes troublées et dangereuses, la hauteur, la noblesse, la loyauté, la sincérité, ne pardonnent pas. En autre, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, Brasillach, écrivain engagé dans la guerre civile mondiale, avait commis une erreur politique épouvantable (..) Il pensait que la Grande Allemagne pouvait nous protéger d'une double invasion soviétique et américaine. Et puis, raciste sur les bords, oh que n'est pas beau, à tout prendre, Brasillach préférait un million de frisés chez lui que six millions de crépus. Entre les différents types de chleuhs, il avait fait son choix. Le mauvais. Ça ne pardonne pas. Je vous l'ai dit. Je le répète. Les raisons de le flinguer ne manquaient pas.* »

Rivarol, N° 3044, 27 avril 2012

EXTRAIT : *La France des vaincus passe à la barre*



Pierrat (Emmanuel), La France des vaincus passe à la barre. Une histoire judiciaire de l'épuration en France 1943-1953, Paris, First Éditions, avril 2018, 400 p.

4° de couverture :

« Un pays qui manque son épuration se prépare à manquer sa rénovation. » Albert Camus, 1945. Combat.

Dès les années 1940, avant même la libération de Paris et la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'épineuse question de l'épuration s'impose : Comment sanctionner ceux qui ont collaboré avec l'Allemagne nazie ? La France se déchire entre les défenseurs du pardon et les partisans d'une justice punitive pour les soutiens de Vichy.

Brossant un tableau de la France de l'après-guerre couvrant tous les milieux - intellectuels, politiques, ecclésiastiques, etc. - Emmanuel Pierrat dépeint ici un pays au bord de la rupture et analyse les tourments d'une société qui cherche à sortir d'une situation d'exception, violente et chaotique.

Des femmes tondues aux lois d'amnistie en passant par les exécutions sommaires et les internements administratifs, ce livre nous fait revivre des années décisives à travers les destins de Pétain, Laval, Brasillach ou encore du constructeur automobile Louis Renault. S'appuyant sur de nombreuses sources judiciaires et journaux de l'époque, Emmanuel Pierrat nous plonge au cœur des désillusions, exécutions et reconstructions qui ont bouleversé la France pendant une décennie et qui entretiennent, encore aujourd'hui, de multiples tabous.

Emmanuel Pierrat, avocat et écrivain, est conservateur du musée du Barreau de Paris. Il est l'auteur de plus de soixante-dix ouvrages juridiques, de romans et de livres sur l'art. Bibliophile, il est passionné par l'Histoire. Il a notamment publié Les Francs-maçons sous l'Occupation, entre résistance et collaboration (Albin Michel) et Les Grands Procès de l'Histoire (La Martinière).

Chapitre XX, p.249-265 (notes p.375-378), « LE PROCÈS BRASILLACH »

« Y aurait-il aujourd'hui un seul Français molesté à Alger si l'on avait fait savoir que, pour un cheveu arraché à un nationaliste, dix Juifs seraient abattus sur la Côte d'Azur ? Le temps des négociations est passé. Le temps des conciliations est mort[143]. »

Lorsque Robert Brasillach, qui a écrit ces lignes, est fusillé en 1945, il laisse à seulement 35 ans une œuvre impressionnante et l'impression d'un grand gâchis, d'une vie entière jetée à la poubelle : il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, sans parler de ses très nombreux articles, signés dans *Je suis partout* et dans divers autres journaux.

En 1939, il rate de peu le Goncourt (soufflé par Philippe Hériat), mais a reçu, quatre ans avant, à l'âge de 26 ans, le prix Paul Flat de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre critique.

Cependant, la plus belle récompense reçue par ce polémiste, et pamphlétaire au style aussi brillant que féroce, lui a sans aucun doute été décernée à titre posthume par le général de Gaulle, voulant une dernière fois, dans ses *Mémoires de guerre*, justifier le refus de donner suite à son recours en grâce : « Dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité[144]. »

Nul doute qu'il aurait été content d'un tel satisfecit.

Pour le chef de la France libre, Brasillach est non seulement un excellent écrivain, mais encore, en raison de la position qu'il occupe dans la littérature de son époque, un représentant de la France. Aussi, de son point de vue, le choix qu'il a fait de se donner aux Allemands est impardonnable.

Condamné à mort à 35 ans, Brasillach est, parmi les fusillés célèbres de l'épuration, l'un des plus jeunes. Il a aussi le tragique privilège d'être l'unique écrivain dont la sentence de mort a été exécutée. Sa peine n'a pas été commuée, ni graciée.

Voici les derniers mots qu'il couche sur le papier, la veille de son exécution :
« On dit que la mort ni le soleil ne se regardent en face. J'ai essayé pourtant. Je n'ai rien d'un stoïcien, et c'est dur de s'arracher à ceux qu'on aime. Mais j'ai essayé pourtant de ne pas laisser à ceux qui m'aimaient ou à ceux qui me voyaient ou pensaient à moi une image indigne. Les journées, les dernières surtout, ont été riches et pleines. Je n'avais plus beaucoup d'illusions, surtout depuis le jour où j'ai appris le rejet de mon pourvoi en cassation, rejet pourtant prévu : [...] J'ai encore écrit quelques poèmes. Une de mes nuits a été mauvaise, et le matin j'attendais. Mais les autres nuits, ensuite, j'ai dormi bien calmement. Les trois derniers soirs, j'ai relu le récit de la Passion, chaque soir dans chacun des quatre Évangiles. Je priais beaucoup et c'est la prière, je le sais, qui me donnait un sommeil calme. Le matin, l'aumônier venait m'apporter la communion. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. Je pensais avec peine à leur peine. Mais j'essayais le plus possible d'accepter[145] »

Robert Brasillach est né à Perpignan en 1909 et sa sœur voit le jour l'année suivante ; ils sont tous deux issus d'un père militaire de carrière (lui-même étant petit-fils de soldat) et d'une mère infirmière. Très tôt, le père est déplacé au Maroc, où il vit en garnison près de Rabat, et l'enfant a donc très rarement l'occasion de le côtoyer. Arthémile Brasillach est tué en 1914, au cours de la troisième guerre du Maroc (qui oppose les Français aux résistants marocains, hostiles à l'installation d'un protectorat dans leur pays).

Très vite, il se forge de son père disparu au champ d'honneur, soldat forcément héroïque et viril, une image très idéalisée. D'après un de ses biographes, Peter Tame (spécialiste de la représentation du fascisme et du communisme dans la fiction française et traducteur de Robert Brasillach en anglais), « cette tendance à idéaliser certains personnages d'autorité [...] se répéta souvent dans la vie de Brasillach, et intervint dans son attitude à l'égard des différents chefs des mouvements fascistes[146] ».

À l'école, le jeune Brasillach se révèle un élève doué.
Après avoir publié son premier poème à 16 ans, dans un hebdomadaire littéraire qui a pour titre Le Coq catalan, il poursuit sa scolarité à Paris au prestigieux lycée Louis-le-Grand, puis à l'École normale supérieure, où il rencontre son futur beau-frère (et futur fondateur du négationnisme...) Maurice Bardèche. C'est aussi pour lui l'occasion de côtoyer ceux qui seront appelés à devenir de grands noms de la société française, comme Simone Veil, René Clair ou Henri Queffélec.

Son précoce parcours littéraire se poursuit en parallèle de ses études, par la publication d'un feuilleton et de plusieurs articles dans La Tribune de l'Yonne, où réside désormais sa famille.
Durant ces années de formation, il hésite entre se lancer dans une carrière dans l'enseignement et devenir écrivain à plein temps. Son échec à l'agrégation, en 1932, tranchera pour lui.
Il publie ses deux premiers livres, *Présence de Virgile* et *Le Voleur d'étincelles*, alors qu'il accomplit son service militaire.

À la même époque, il fait ses premiers pas de journaliste d'extrême-droite en signant des papiers dans à peu près toute la presse antisémite et/ou réactionnaire de l'époque : on le trouve aussi bien à *L'Intransigeant* que dans *Candide*, à *L'Étudiant français* (revue rattachée à l'Action française et à Maurras) que dans *Je suis partout*, dont il deviendra l'un des chroniqueurs les plus célèbres.

Comme pour beaucoup de militants d'extrême-droite de l'époque, sa vocation politique se déclare le 6 février 1934, lors de la manifestation antiparlementaire organisée par les ligues, qui tourne à l'émeute et fait trembler la République. Brasillach en garde un souvenir durable : « Ce fut une nuit de sacrifices, qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pâles figures courantes, ses groupes humains au bord des trottoirs, son espérance invincible d'une révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays[147]. »

Il n'est pas le seul à vivre cette nuit-là (dont il faut souligner les importantes conséquences politiques et le lourd bilan humain : 30 morts et plus de 2 000 blessés) comme une épiphanie fasciste. L'écrivain Pierre Drieu la Rochelle, personnage torturé et complexe, qui à la Libération préférera se donner la mort plutôt que de fuir à Sigmaringen ou d'affronter le tribunal, et témoin lui aussi de la violence qui s'empare des rues de Paris, évoque dans un texte exalté « Le Couple Divin, le Courage et la Peur[148] ».

Ses deux carrières, littéraire (seul ou en collaboration avec Maurice Bardèche qui a entre-temps épousé sa sœur) et journalistique, se poursuivent en parallèle, la première marquée par une grande exigence stylistique, la seconde par un antisémitisme et une agressivité pamphlétaire de plus en plus extrêmes.

En 1937, il se rend en Allemagne, pour assister au congrès annuel du parti nazi, qui se tient à Nuremberg. Il en revient plus que jamais exalté et enthousiaste à l'égard du Führer, en témoigne un texte qu'il publiera dans *La Revue Universelle*, « Cent heures chez Hitler ».

Ce qu'il découvre le bouleverse, le transporte :

« Ne voyait-il pas, dans le nazisme et sa fureur, ses pulsions pour l'instant maîtrisées, [...] le contraire absolu de ce qu'il détestait plus que tout et qui était la République, sa vie parlementaire, son rituel bourgeois et ses ridicules méthodes quand il en aurait fallu de radicales[149] ? »

Lorsque la guerre éclate, il est brièvement mobilisé.

Après l'armistice, il reprend sa casquette de rédacteur en chef à *Je suis partout*, où il laisse libre cours à son pétainisme forcené teinté de nazisme flamboyant. Ennemi véritable de la Troisième République, la Révolution nationale et la collaboration instaurées par Pétain lui semblent un bon point de départ mais ne lui suffisent pas : ce qu'il veut, lui, c'est une victoire totale du Reich sur l'Europe, et une France absolument nazie. Il veut vivre enfin à domicile son fantasme guerrier. En cela, ses idées sont assez proches de celles que professent, par exemple, Darnand et Doriot (il se rendra d'ailleurs sur le front de l'Est pour consacrer un long reportage aux aventures de la LVF, que dirige ce dernier).

Parmi tous ceux qui espéraient, par opportunisme, corruption ou idéologie, la victoire de l'Allemagne sur la Russie, et imaginaient pour l'Europe une « paix de mille ans » (pour reprendre l'expression de Neville Chamberlain), il est un des rares à anticiper la défaite du nazisme.

Face à l'inéluctable avancée du rouleau compresseur allié, alors que la libération de Paris n'est plus qu'une simple question de jours, il refuse de suivre ses amis dans l'exil. Il préfère se cacher chez une amie et vivre de près la défaite, dans – peut-être – une sorte de fureur quasi érotique. C'est pour le faire sortir de sa tanière que la Résistance arrête et fait emprisonner sa mère. Stratégie payante : le fils se constitue prisonnier le 14 septembre 1944. On l'incarcère à Fresnes, où il partage son temps entre la préparation de son procès, avec son avocat Jacques Isorni (qui sera aussi celui de Pétain), et la rédaction d'un recueil de poésie, *Poèmes de Fresnes*, qui sera publié à titre posthume aux éditions... Minuit et demi [sic].

Au cours de l'instruction, les défenseurs de l'écrivain, tout en étant pour la plupart à l'opposé des idées qu'il professait dans les torchons antisémites où il sévissait, ne manquent pas.

André Malraux écrit à Jacques Isorni :

« Grandi dans l'atmosphère de L'Action française, où un Léon Daudet se répandait chaque jour en insultes atroces, mais auxquelles personne n'attachait plus aucune importance, Brasillach a suivi cette pente sans se rendre compte que la présence de l'ennemi donnait aux invectives de son journal une portée terrible[150]… »

Néanmoins, affirme-t-il dans une seconde lettre adressée à Jacques Isorni, « Robert Brasillach est l'un des esprits les plus brillants de sa génération[151] ». Et il n'est pas le seul à le penser. Paul Claudel, sollicité par l'avocat, abonde également dans ce sens, évoquant « son talent, qui fait honneur à notre pays[152] » (il fait évidemment allusion à ses ouvrages de critique littéraires et non à ses articles dans *Je suis partout*) ; Paul Valéry n'affirme pas autre chose, lui qui crédite l'accusé « d'un incontestable talent [...] et de vues très originales[153] » ; Marcel Aymé affirme pour sa part sa « très grande estime pour [...] ses hautes qualités d'écrivain[154] ».

Tous s'accordent à dire que Brasillach est un futur grand écrivain, que son œuvre compte et fera date, que son antisémitisme, son nazisme forcenés sont au mieux une exaltation purement stylistique, au pire une erreur de jeunesse ; tous espèrent qu'il ne sera pas gravement condamné, que son talent et surtout sa jeunesse joueront en sa faveur.

Il en ira tout autrement – et c'est d'ailleurs un peu vite oublier que Camus aussi, pendant l'Occupation, a écrit dans Combat avec exaltation, que la fougue donc n'excuse pas tout.

L'audience a lieu le 19 janvier. Les débats, fidèles en cela aux autres procès de l'épuration, ne durent que quelques heures.

C'est un jour de très grand froid. Brasillach attend son avocat dans une petite pièce réservée aux accusés, attenante à la cour. Derrière ses célèbres lunettes cerclées, son visage est pâli par la rigueur de l'hiver et sans doute aussi par la tension.

Menotté et surveillé par ses gardes, il échange une triste poignée de main avec Isorni. Ils ne se parlent pas. L'heure n'est plus vraiment aux bavardages – et puis, dans les semaines qui ont précédé ce jour fatidique, ils ont eu tout le temps qu'ils voulaient de se confier l'un à l'autre, comme en témoigne leur riche correspondance.

Présidé par Maurice Vidal, le procès commence à 13 heures et il est mené au pas de charge. Il débute par la lecture de l'acte d'accusation, qui dure quarante-cinq minutes. Le juge enchaîne sur un interrogatoire de l'accusé, pendant deux heures.

D'un commun accord, aucun témoin n'est présenté, ni à charge ni à décharge :

« De quoi pourraient-ils témoigner, puisqu'on est d'accord sur la presque totalité des faits, à quelques menus détails près[155] ? »

C'est donc sans pause ni transition qu'à 15h45, le commissaire du gouvernement Marcel Reboul entame ses réquisitoires :

« Brasillach se présente devant vous paré de toutes les séductions de l'écrivain, et je dirai maintenant que je l'ai entendu – car je ne le connaissais pas – paré de toutes les séductions de l'éloquence persuasive. [...]

Pourquoi cet homme riche de tant de dons, comblé de tant de succès, qui aurait pu, s'il était demeuré dans la ligne de ses aspirations premières, devenir l'un des plus éminents écrivains de notre pays, a-t-il abusé de ses dons, de ses succès, de cette autorité pour tenter d'entraîner la jeunesse d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi[156] ? »

Puis, oubliant un instant de convaincre les jurés, il se tourne vers l'accusé et c'est à lui seul qu'il adresse ses mots, revenant sur une de ses saillies les plus célèbres et les plus scandaleuses, à propos de la rafle du Vel' d'Hiv. Il avait écrit, commentant la décision de Laval de livrer aux nazis, qui n'en demandaient pas tant, les enfants juifs raflés en même temps que leurs parents : « Il faut traiter le problème juif sans aucun sentimentalisme. [...] Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits[157]. »

Laissant la phrase planer un instant dans le silence à la fois horrifié et fasciné de la salle comble – où on peut reconnaître des célébrités du monde des lettres, comme Simone de Beauvoir, et beaucoup de journalistes (de Combat, L'Aurore, Franc-Tireur, etc.) –, il reprend, visage tourné vers Brasillach toujours, sans le quitter des yeux :

« Et même lorsque, tout de même, à la vue des excès, vous croyez opportun et politique de jeter un pleur sur ces séparations effroyables qui sont imposées aux mères israélites arrachées de leurs enfants, lorsque vous sentez ce qu'il y a d'atroce dans ce martyre qui commence à Paris pour les Juifs, et qui finira dans les camps exceptionnels de sévérité, en Pologne, vous dites : "Je réprouve ces séparations", mais immédiatement, rectifiant – et je vous cite votre article "Les sept internationales contre la patrie", vous spécifiez : "Il ne faut pas oublier que ces séparations sont l'œuvre de quelques policiers provocateurs", est-ce que vous croyez que c'est sérieux ? Est-ce que vous pensez aujourd'hui que vous pouvez soutenir l'argument de votre pitié après avoir écrit cette phrase de mauvaise foi : les séparations, œuvre de quelques policiers provocateurs[158] ? »

Après être revenu aux jurés, il conclut :

« Ce que je cherchais, [...] c'est un mot de pitié... Voilà ce que je voulais, voilà ce que j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé, parce qu'il n'y avait rien. Alors, j'ai compris que vous étiez seul, seul avec votre talent magnifique qui était inutile parce qu'il n'était pas miséricordieux. J'ai compris qu'il fallait que je me lève pour accomplir mon devoir, car, si je ne l'avais pas fait, trop de voix mortes d'outre-tombe auraient pu chuchoter à mon oreille ce mot terrible que vous avez préparé pour d'autres : "Qu'attend-on ?"[159] »

On pourra, au passage, se troubler du fait que l'accusateur Reboul faisait déjà partie du parquet sous le gouvernement de Vichy ; on pourra aussi s'étonner de la connivence qui lie l'avocat de la défense et le commissaire du gouvernement : en effet, le premier est propriétaire de l'appartement que loue le second, et ils se connaissent fort bien. Procès joué d'avance, alors ? Difficile de l'affirmer.

Mais procès, en tout cas, qu'ils ont abondamment répété – au sens théâtral du mot :

« Ils n'ont pas cessé, depuis des mois, d'échanger au sujet de Robert Brasillach, [...] fourbissant des armes sur la nature desquelles ils ne se cachaient rien, n'ignorant plus rien l'un de l'autre ni de chacune de leurs intentions, arrivant le 19 janvier 1945 en étant persuadés, l'un et l'autre, qu'aucune surprise ne se produirait. L'accusateur certain de l'emporter. L'avocat devant plaider comme s'il avait une chance[160]. »

L'avocat prononce effectivement sa plaidoirie, sans lire ni consulter ses notes, préférant tout miser sur la sincérité de l'admiration qu'il éprouve pour son client. Son discours explore des arguments évidents : la jeunesse de Brasillach, son emportement, sa fougue certes mal placée mais peut-être pardonnable, le fait que son client n'a pas de sang sur les mains, qu'il n'a commis que des crimes intellectuels, et, surtout, son véritable talent d'écrivain, incontestable, sur lequel il insiste avec ce lyrisme qui deviendra sa marque de fabrique :

« Pour nous, la littérature de Brasillach serait un peu comme un matin rayonnant, avec ses premières ferveurs, ses espérances, ses amitiés pour toujours... Il est celui qui a merveilleusement dépeint, de cette phrase allongée, souple et pleine, notre éveil à la vie, notre extase devant les richesses de l'existence. C'est lui qui a exprimé nos goûts, nos angoisses, nos combats, nos premières désillusions d'hommes. Il a été notre jeunesse - la mienne. Il a été la jeunesse de toute ma génération et, condamné ou acquitté, demain, dans un demi-siècle, c'est par lui, par lui seul peut-être, qu'elle se transmettra à nos enfants. C'est par lui que le patrimoine de nos 20 ans ou de nos 30 ans à quelque chance de survivre[161]. »

Il est 18 h 30. Le juge s'adresse une dernière fois au prévenu, pour lui permettre de faire une ultime déclaration, ainsi que le prévoit la loi.

Brasillach se lève et prend la parole d'une voix assurée :

« Sans doute, la cour pourrait me demander si je regrette ce que j'ai écrit. Si je répondais que je regrette ce que j'ai écrit, vous penserez tous que c'est pour sauver ma peau et vous me mépriseriez à bon droit. Je vous dirai donc que j'ai pu me tromper sur les circonstances, sur des faits ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir[162]. »

Refusant pendant un instant de jouer le jeu maintenant que, de toute façon, il est perdu, Isorni sans qu'on ne lui ait rien demandé se tourne vers son confrère pour une dernière attaque, une pique qu'ils n'ont certes pas répétée au cours de leurs informelles et amicales réunions dans l'appartement que le premier loue au second :

« Votre institution – le ministère public – sonne aujourd'hui les fanfares de la Résistance. C'est bien. Mais vous avez été, pendant quatre ans, le parquet de la collaboration. Que vous le vouliez ou non, vous êtes solidaire de ce ministère public un et indivisible qui, pendant quatre ans, a poursuivi et fait condamner les Juifs, qui a poursuivi et fait condamner les réfractaires, qui a poursuivi et fait condamner les communistes !

Et quand je songe que, bien souvent, les Allemands choisissaient leurs otages parmi ceux que votre ministère public avait fait condamner, je ne vous reconnais plus le droit d'invoquer les victimes ni de prendre leur défense. C'est moi, au contraire, qui ait le droit de me tourner vers elles ; [...] et de [leur] demander : De quoi avez-vous le plus souffert : des écrits d'un journaliste ou des actes d'accusateurs aujourd'hui impitoyables, et qui sont marqués, de manière indélébile, dans votre douleur et dans votre sang[163] ? »

Cette ultime envolée est sans doute sincère. De la part d'un homme qui, défendant les communistes pendant l'Occupation et les collaborateurs après la Libération, s'en explique ainsi : « [Pendant la guerre], j'étais du côté des prisonniers. Puis il y a eu la Libération. Les prisonniers ont changé. Mais moi, je suis resté du côté des prisonniers[164] », on ne s'attendrait pas à moins. Mais évidemment elle ne sert à rien et il le sait. Pour des raisons éthiques et politiques (les cours de justice n'en sont qu'à leurs débuts, et elles doivent, pour s'imposer face aux cours martiales des FFI, frapper les esprits), le procès est joué d'avance.

À 18 h 35, les débats commencés cinq heures et demie plus tôt sont terminés.
Le jury se retire pour délibérer. Vingt minutes plus tard, le verdict tombe : Brasillach est reconnu coupable et condamné à mort.

– C'est une honte ! hurle quelqu'un.

– C'est un honneur ! répond face au public l'accusé, qui ne peut pas résister au plaisir, même dans les circonstances les plus terribles, de placer un bon mot.

La demande de grâce n'y fera rien.

La pétition déposée par le Comité national des écrivains, appuyant le recours déposé par le condamné, au motif que « le lieutenant Brasillach, père de Robert Brasillach, est mort pour la patrie le 13 novembre 1914[165] » et signée par (entre autres) Paul Valéry, François Mauriac, Paul Claudel, Émile Henriot, Jean Paulhan, Jean Anouilh, Jean-Louis Barrault, Jean Cocteau ou Albert Camus, n'y fera rien non plus.

Au matin du 6 février 1945, neuf ans jour pour jour après un autre 6 février qui a énormément compté pour lui tout en étant peut-être le premier cran du terrible engrenage qui l'a conduit à cette condamnation à mort, on vient le chercher dans sa cellule. Le substitut du procureur de la République, accompagné de Marcel Reboul, du juge d'instruction, d'un greffier, du docteur Paul, médecin qui sera chargé de constater le décès après l'exécution, et d'un lieutenant - colonel, lui annonce que son recours en grâce a été rejeté et lui précise que c'est l'heure.

Jacques Isorni est également présent.

Brasillach reste seul un court moment en cellule avec son aumônier, le temps de se confesser.

Ensuite, il rédige deux ultimes lettres, dont une destinée à son avocat. Enfin, il troque ses habits de prisonnier contre un costume civil ; il se coiffe une dernière fois.

Puis tous se mettent en route en direction du fort de Montrouge, où il doit être fusillé.

Dès l'instant où la voiture démarre, Brasillach se tait.

Quelques minutes plus tard, il est lié au poteau d'exécution.

Le peloton le met en joue. Aux ordres du lieutenant- colonel, il fait feu. Le maréchal des logis porte le coup de grâce. Le médecin constate le décès : il est 9 h 38.

Notes :

143. Robert Brasillach, cité par Philippe Garnier-Raymond dans Une certaine France, l'antisémitisme 1940-1944, Balland, 1975. Cette citation est tirée d'un texte écrit à l'occasion du procès de Riom, et s'attaquant en particulier à Léon Blum. En voici l'intégralité :

« "Mon procès est celui de la République", a dit justement Léon Blum. M. Georges Suarez, dans un de ses remarquables éditoriaux du journal Aujourd'hui, cite une lettre de Léon Blum adressée de Bourrassol, le 20 octobre 1941, aux juges de la Cour suprême. L'affreux Juif y écrivait : "Mon procès est celui de la République et je suis fier de le soutenir." Voilà un beau pavé de l'ours dans la mare démocratique où pataugent tant de canards. Car cet aveu nous est révélé à l'instant précis où la conjuration antifasciste dont nous parlions la semaine dernière prend une audace de plus en plus suffocante. À l'instant précis où les collaborateurs du Juif commencent à traiter publiquement d'hitléro-fascistes, comme aux bons temps du Front populaire, ceux qui sont coupables de partager sur la démocratie les avis de MM. Hitler, Mussolini, Salazar, Franco, sans parler de ces autres "vendus" que furent dans le passé Balzac, Baudelaire, Edgar Poe, Bonard et saint Louis. À l'instant enfin où Stavisky trouve des défenseurs, et les fusilleurs du 6 Février des amis et des souteneurs. Tout est dans l'ordre. Qui défend Blum défend la République, qui défend la République défend Blum. [...] Le Juif est malin, pour une fois. Le Juif a d'ailleurs presque toujours été malin dans ce domaine.

Il sait très bien qu'en liant son sort à celui du régime, il va se susciter aussitôt des défenseurs, qui auraient peut-être rechigné par pudeur à se battre en son nom, mais qui ne peuvent refuser une identification aussi évidente. Ceux qui, à l'époque, parlaient sur "le fascisme et les moyens de le prévenir", les penseurs dont le marxisme imprégnait fortement les cellules cérébro- spinaliennes, les complices des assassins de Février dont le dos cuit encore de frottées trop peu décisives, les précurseurs et les aminches de Pierre Cot, les amateurs d'urnes et de bulletins, les antifascistes et les philosémites de toujours quels que soient leurs déguisements, ils sont là, au moment où s'annonce le procès de Riom, et la coïncidence est au moins troublante. Ils brandissent leurs foudres sur les militaires, et nous n'avons pas envie de défendre les gâteux d'état-major, les matamores d'École de guerre et la flagrante imbécillité de ceux qui avaient en charge la force armée de notre pays. Seulement, au-delà des militaires, il y avait les dirigeants, et rien ne peut faire que ces dirigeants ne soient les serviteurs de la République et du Juif. Soyez honnêtes, messieurs ! Vous avez reproché – avec raison – au Second Empire d'avoir amené le désastre de 1870. Quelles qu'aient pu être les circonstances atténuantes qu'ils aient pu avoir, vous avez d'abord tenu pour coupables l'Empereur et même l'Impératrice. C'est l'avantage des régimes personnels, ils montrent à la foule des responsables. Aussi Maurras avançait-il que la royauté était tempérée par le régicide. La démocratie essaie toujours de s'échapper par quelque biais : ce n'est pas juste, car la démocratie porte des noms. Ces noms sont aujourd'hui ceux de Daladier, de Blum et quelques autres. S'il y avait eu un roi avec un beau numéro, il n'y aurait pas assez de cris sur lui. Marianne, il faut payer ! Si le procès de Blum est le procès de la République, il faut en convenir franchement et désavouer à la fois l'un et l'autre. Toutes ces vieilleries, auxquelles on a honte de s'attarder, ne doivent plus encombrer notre chemin. Sous d'extravagants prétextes de technicité, on fait appel, à Vichy ou ailleurs, à des hommes tarés et d'ailleurs ignares, qui n'ont jamais fait preuve que de

leur ignorance. En haut comme en bas, dans les hauts postes comme dans les petits, dans le légalisme comme dans l'opposition, on veut sauver les pantins et les pitres. On garde les professeurs d'Université gaullistes, on réserve la place aux Juifs, on fait parler un Maurice Bourdet à la Radio nationale, on emploie des créatures de Mandel et des rescapés du Front populaire. À tout péché miséricorde ? Certes. Encore faut-il qu'il y ait repentir. Partout se trame le vaste complot antifasciste dont les ficelles sont à Londres, à Moscou et à Jérusalem. Nous ne nous laisserons pas berner par ces gens-là. Nulle part. Aurait-on vu certains capituler, les journalistes traiter, il y a quinze jours encore, Roosevelt de héros, les évêques marier le goupillon et le sécateur, les Tiercantis trafiquer avec les communistes des lots d'explosifs du Génie et de l'Intendance, si la Révolution nationale était faite et si l'on ne brimait pas ceux qui veulent la faire ? Verrait-on la jeunesse mortellement déçue, et peut-être à jamais déçue, si les démocrates-chrétiens et les surréalistes n'avaient pas été chargés officiellement de la régir ? Y aurait-il aujourd'hui un seul Français molesté à Alger si l'on avait fait savoir que, pour un cheveu arraché à un nationaliste, dix Juifs seraient abattus sur la Côte d'Azur ? Le temps des négociations est passé. Le temps des conciliations est mort. Le temps des conciliateurs aussi. Nous sommes dans le temps des chefs. »

144. Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, tome 3, Plon, 1959.
145. Robert Brasillach, *Écrit à Fresnes*, Plon, 1967.
146. Peter D. Tame, *La Mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach*, Nouvelles Éditions Latines, 1986.
147. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Plon, 1941.
148. Ibid.
149. Philippe Bilger, *20 minutes pour la mort. Robert Brasillach : le procès expédié*, Éditions du Rocher, 2010.
150. Jacques Isorni, *Mémoires*, Robert Laffonc, 1984.
151. Ibid.
152. Ibid.
153. Ibid.
154. Ibid.
155. Robert Aron, *Histoire de l'épuration*, Fayard, 1969.
156. Cité par Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi* : le procès Brasillach, Gallimard, 2003.
157. Robert Brasillach, *Je suis partout*, 22 septembre 1942.
158. Cité par Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach*, Gallimard, 2003.
159. Ibid.
160. Philippe Bilger, *20 minutes pour la mort*, Éditions du Rocher, 2010.
161. Cité par Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach*, Gallimard, 2003.
162. Cité par Jacques Isorni, *Mémoires,* Robert Laffont, 1984.
163. Ibid.
164. Cité par Christian Guéry, *Les Avocats au cinéma*, PUF, 2015.
165. Cité dans Robert Brasillach, *Écrit à Fresnes*, Plon, 1967.

INTERVIEW : Jean d'Ormesson et Robert Brasillach

Qui étaient vos héros littéraires à vos débuts ?

Vous savez, mes parents étaient des gens cultivés qui aimaient la politique, l'histoire et la musique, mais qui ne lisaient pas ou peu de romans. J'avais lu, jeune, Arsène Lupin, Les Thibault de Roger Martin du Gard, *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, Augustin ou *Le maître est là*, de Joseph Malègue, et Brasillach, en particulier *Notre avant-guerre*, qui est un livre magnifique, et qui m'a donné envie de faire Normale, comme lui. J'ai beaucoup d'admiration pour Brasillach. On ne lui pardonne rien alors qu'on pardonne tout à Céline. C'était pourtant un très grand écrivain.

LIRE AUSSI - La classe politique, unanime, rend hommage à Jean d'Ormesson

Il faut relire La Nuit de Tolède dans *Comme le temps passe*, c'est épatant ! Tout cela m'a donc mené vers Normale, mais je n'avais aucune vocation. Ce que je voulais, c'était ne rien faire. J'ai vu plus tard, en lisant Mauriac, qu'un des signes de la vocation littéraire, c'est justement ne rien vouloir faire ! J'avais d'ailleurs compris très vite que faire de longues études permettait de reculer le moment de choisir sa vocation. Mon père, qui était diplomate, avait le culte de l'État.

Nicolas Ungemuth

http://www.lefigaro.fr/livres/2017/12/05/03005-20171205ARTFIG00069-jean-d-ormesson-j-ai-ecrit-mon-premier-roman-pour-plaire-a-une-fille.php

INEDIT : Lumières sur la Guerre d'Espagne

Depuis près de trente-cinq ans, le Cercle Franco-Hispanique - « *Seuls les révolutionnaires ont compris le sens des mythes et des cérémonies* » (cf. *Histoire de la guerre d'Espagne)* - rend hommage à Robert Brasillach, chaque « 6 février », (en réalité un samedi, le plus proche de cette date) dans ce petit cimetière de Saint-Germain de Charonne où demeure également depuis 1998, son beau-frère Maurice Bardèche.

Maurice Bardèche, son ami, son compère, son frère, qui fut à nos côtés, humble de cœur, pour honorer son camarade, ce chantre de la jeunesse fusillé au Fort de Montrouge, le 6 février 1945, à l'âge de trente-cinq ans et qui avait écrit quelques années plus tôt, à propos de Jose Antonio Primo de Rivera, assassiné par les Rouges alors qu'il avait l'âge du Christ. *« Ceux qui meurent après la trentaine qui ne sont pas des consolidateurs mais des fondateurs. Ils apportent au monde l'exemple étincelant de leur vitalité, leurs mystères, leurs conquêtes. Hâtivement ils montrent quelques routes à la lueur de leur jeunesse toujours présente. Ils éblouissent, ils interprètent, ils émerveillent ».*

C'est à cause de l'usurpateur [complaisant avec le] Parti Communiste et de [les] héritiers du Front populaire, que les générations sont devenues orphelines de cette belle âme qui avait tant à transmettre encore !

Robert Brasillach, Maurice Bardèche, deux amis unis dans une fusion de Destin exceptionnel. Destin réuni curieusement, dans ce cimetière qui abrite les abrite tous deux et aussi un mur qui surplombe le presbytère où se trouvent également les restes de nombreux tués dans le quartier au cours des combats de mai 1871. Chaque année, Maurice déposait au Mur des Fédérés, une gerbe en leur souvenir. Robert Brasillach, lui, allait « *porter des violettes place de la Concorde, devant cette fontaine devenue cénotaphe en souvenir de nos morts », ceux du 6 février 34.*
Chez « les Bardèche » comme chez « les Brasillach », on n'appartient pas à cette espèce de *« patriotes français oublieux par nature ».*

6 février 1934 – 6 février 1945

En raison de cette date du 6 février (devenue nôtre), les deux confrères ont été contraints à changer de cap littéraire ; l'un pour adopter un style plus politique, l'autre pour devenir « le père du fascisme français ». Était-ce pour défendre la mémoire de son [beau-frère] comme d'autre l'ont fait pour l'honneur de leur père ?
Avec dix- neuf ans d'écart, le tournant fut radical. Robert changea au lendemain du 6 février 1934 après avoir vécu ce jour où les ligues patriotiques avaient organisé une manifestation place de la Concorde, pour dénoncer le limogeage du préfet de police Chiappe, suite à l'affaire scandaleuse de fraude financière du juif Stavisky, au cours duquel la garde républicaine chargea et tira sur des Français ; cette *« nuit de sacrifices, qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pales figures courantes, ses groupes humains au bord des trottoirs, son espérance invincible d'une révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays ».*

Maurice ne se remit jamais de l'assassinat judiciaire de son beau-frère le 6 février 1945. « *C'est la mort de Brasillach et l'épuration qui ont fait de moi un animal politique* » confia-t-il lors d'un entretien en 1954. *« La politique ne m'intéressait absolument pas avant cette date ; à partir de ce moment-là, j'ai foncé dans la politique »*

Ma rencontre avec Robert Brasillach et Maurice Bardèche date de ces années où le nom de Jose Antonio Primo de Rivera figurait encore sur les murs de toutes les églises et cathédrales espagnoles, gravé pour l'Universel dans marbre de Navarre ou dans les blocs de matière naturelle après avoir été creusés dans le ventre des terres andalouses, catalanes ou valenciennes puis façonnés au mieux pour restituer ce qu'ils offrent si généreusement avec leurs couleurs chaudes et variables au gré des humeurs solaires.

De retour en France, en quête d'informations sur ce nom de « Primo de Rivera », j'ai parcouru les librairies alors si radines sur le sujet jusqu'à ce que je rencontre dans l'une d'entre elles, un « aficionado » qui proposa de soulager les méandres de ma curiosité en me prêtant l'ouvrage indispensable : *Histoire de la Guerre d'Espagne*.

En m'engouffrant sincèrement dans cette épopée hispanique, écrite par Robert Brasillach et Maurice Bardèche, mes deux nouveaux maîtres à penser, j'y ai découvert un récit, un roman, un poème, une chronique, une étude. Ce livre répondait à une partie de mes attentes sur le

sujet et me laissait entrevoir les enjeux de cette croisade contre ceux qui avait installé sur la terre des rois catholiques « *l'ignorance des humanismes laïcs et progressistes et la tyrannie de l'obsession économique* ».

Deux écrivains, un auteur

Le jeune lecteur (il en existe encore !) n'y coupera pas d'un petit paragraphe biographique sur ce qui fit en sorte que Robert Brasillach et Maurice Bardèche ne firent qu'un seul auteur pour produire cette œuvre ne serait-ce que pour l'inviter à lire dans cette même collection : les éditions Pardès, les deux biographies sur Robert Brasillach écrite par Philippe d'Hugues et Maurice Bardèche raconté par Francis Bergeron. L'enseignement leur permettra peut-être de décrypter qui a écrit quoi dans cet ouvrage qui tient lieu de référence en matière de la guerre d'Espagne et de son histoire si controversée.

Robert Brasillach est né le 31 mars 1909, à Perpignan, chef-lieu de la Catalogne française. Ville où s'étaient mariés ses parents mais qu'ils durent quitter lorsque son père fut affecté au Maroc où il fut tué au cours d'une embuscade.

Pupille de la Nation à l'âge de cinq ans, Robert Brasillach et sa famille quittèrent le Maroc puis ensuite Perpignan où ils étaient revenus, pour aller s'installer à Sens (Yonne) jusqu'en 1925. Dès l'âge de seize ans, il se fit remarquer par son talent d'écrivain notamment par des articles qu'il écrivait dans un hebdomadaire régional *Le Coq catalan*. Après avoir passé son bac en 1923, il réussit le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris, mais son échec ultérieur à l'agrégation l'amena à consacrer sa vie à l'écriture.

Maurice Bardèche vu le jour le 1er octobre 1907 dans le Cher. Bien qu'issu d'une famille modeste, il réussit à poursuivre ses études grâce à l'obtention d'une bourse. Son entrée au lycée Louis Le Grand lui permit de rencontrer un groupe d'étudiants auquel appartenait Robert Brasillach. Il fut admis à l'École normale supérieure en 1928 et reçu à l'agrégation en 1932. Il enseigne tout en collaborant à l'écriture de certains articles. Oh ! Lycées, écoles, universités, résidences de toutes les amitiés providentielles et indéfectibles pour certains, comme ce fut le cas avec Robert et Maurice, devenus alors les meilleurs camarades.

La guerre des écrivains

Dans les années trente, Robert Brasillach avait déjà écrit sur l'Espagne. À l'occasion d'une critique qu'il fit sur la parution en France d'un nouveau roman : « El requete » (écrit par Lucien Mauvault) il rédigea un texte plutôt poétique et qui reflétait si bien l'estime qu'il portait à ce peuple eu jeune chef de la Phalange, Jose Antonio Primo de Rivera. Esthétisme, écrit-il : « *j'aime assez ce mot qui n'exprime pas seulement le dilettantisme de la mort, certaine conception insolente de l'existence et du sacrifice, mais au sens plein du terme, l'aristocratie même de la vie.*
Il s'agit bien d'une question d'esthétique, c'est-à-dire d'ordre suprême, de respect des lois, et d'une sorte de beauté supérieure ».

L'historien ou le politique ne retrouveront pas dans cette « Histoire de la guerre d'Espagne », le petit anarchiste et le jeune carliste, tous deux représentatifs de la « *jeunesse qui joue avec la mort* » décrits dans « Comme le temps passe / La nuit de Tolède ». L'anarchiste de cette année 1937 « *n'était pas un mendiant, comme il s'en trouvait tellement alors dans les rues de Madrid, mais un petit garçon fort jaloux de son indépendance et de sa fierté.* (…) *Heureusement la douce anarchie madrilène n'avait pas encore troublé la paix.* Quant au petit carliste âgé de 10 ans, il raconte comment il fut enrôlé : « Un *prêtre originaire de son pays l'avait converti en lui expliquant que Dieu réclamait la légitimité de la naissance et de la race » … et l'Espagne sera le vrai pays de Dieu. » (…).* « *Ce petit carliste de dix ans, si grave et si drôle, représentait une pureté qui ne pourrait qu'aller se ternissant* ». Pas plus que Florence et René racontés dans « Les sept couleurs », l'un ou l'autre de ces lecteurs ne partagera ce voyage dans l'Espagne de 1937 avec les deux héros qui se « *trouvaient en présence de quelque rêveur de la politique. C'est même uniquement sous l'aspect du rêve et de l'étrangeté que la politique leur était apparue* ».

Car la menace communiste qui pèse de plus en plus fort en Espagne et en France est passée par là. C'est elle qui amena Robert Brasillach à s'engager aussi nettement dans la politique et à changer sa vision sur les événements.

Robert ne fut pas le seul à s'intéresser à ce qui se passait en Espagne. Ce qui intéressait les intellectuels en France comme à l'étranger, c'est la situation sociale et économique de l'Espagne qui était tellement catastrophique qu'elle a donné naissance à des idées nouvelles.

Il y eut quelque sept-cent trente romans, recueils de poèmes et articles de presse sur le sujet. Ce qui fit dire à certains comme Hugh Slater que ce conflit était devenu une véritable « guerre d'écrivains ». D'autres comme Hugh Ford parlait même de « guerre de poètes ». En France, on avait des André Malraux (L'Espoir), Georges Bernanos (Les Grands cimetières sous la lune), Jacques Maritain, François Mauriac au sujet duquel Robert Brasillach avait écrit qu'il ne comprenait pas ses positions « *virulentes et inexplicables pour un catholique* ».

À l'opposé, brillait Charles Maurras (que Robert avait rencontré alors qu'il était chroniqueur dans une revue satellite de l'Action Française : « L'étudiant français ») mais également bien d'autres, Claudel, Gaxotte, Cousteau et finalement, cette guerre d'Espagne s'est presque transformée sur le plan des idées en guerre civile européenne.

Charles Maurras qui fut pour une grande partie à l'origine du renversement des idées en Europe, plus particulièrement du réveil des nationalismes au sujet duquel Brasillach avait écrit dans « Je suis partout » : « *Interrogeons Salazar, Degrelle* (qu'il avait rencontré en 1936) *ou Franco, et ils nous répondent en disant : La France, c'est Maurras. J'ai appris à lire dans Maurras... Partout où se forme un jeune mouvement national, que ce soit en Belgique, en Suisse, en Pologne, il se tourne d'abord vers le traditionalisme révolutionnaire de Maurras*. » Bardèche, lui, dans ces années-là, n'était pas aussi engagé.

Et malgré tout, « Politique d'abord »

Robert Brasillach et Maurice Bardèche qui s'étaient déjà rendus plusieurs fois en Espagne connaissaient les vingt-sept points du programme de la Phalange. C'est ce qui nous laisse à penser que les idées de ce mouvement dont le programme avait été épuré de la tentation du fascisme italien et affiné à la ligne du nationalisme de tendance maurassienne ont eu une influence sur eux.

La phalange de Jose Antonio qui affirmait clairement la volonté de répudier le système marxiste ainsi que le libéralisme démocratique destructeur n'est sûrement pas étrangère à la participation de Maurice Bardèche au Mouvement socialiste européen (MSE). Mouvement qui avait été fondé lors de la Conférence de Malmö (Suède) en 1951 et qui se voulait, lui aussi, « une troisième voie » entre le communisme et le libéralisme. L'échec de cette organisation laissa à Maurice le temps de consacrer à sa revue et sa maison d'édition et à sa vocation de rééditer les œuvres complètes de Robert Brasillach.

Au-delà des idées politiques, Robert Brasillach fut aussi attiré par le côté chevaleresque de cette guerre, et cela de quelque camp que ce soit contrairement à beaucoup d'autres comme par exemple André Malraux dont il dénonça la bêtise et le mépris à propos de son livre « L'Espoir »

Alors, grecque, latine ou casquée ? Avec cette introduction, notre révérence aux auteurs, Robert Brasillach et Maurice Bardèche, souhaitant ainsi porter la lecture de ce récit à une prière d'action de grâce lue avant la consécration.

Car instruire sur l'histoire d'une victoire contre le démon bolchevique, la seule remportée en Europe de ce vingtième siècle, au prix d'une guerre civile qui dura trente mois de 1936 à 1939, nécessite de la recherche de documents et de témoignages.

Cette « Histoire de la guerre d'Espagne » qui se termina le 31 mars 1939 fit l'objet d'un contrat d'édition signé entre les écrivains et les éditions Plon en avril 1939 et d'une parution « presque à chaud » sur cette geste héroïque, en juin de la même année. Ce qui me laisse à penser que cette « Histoire » réédité en 1969, est à considérer comme une véritable enquête compte tenu des sources d'information (journaux, revues, études, documents, publications de tous bords et contacts personnels) authentiques alors, disparues après.

C'est donc avec reconnaissance qu'il faut accueillir la nouvelle réédition par les Éditions Pardès de cette belle et grande *Histoire* car elle est une réponse à point nommé à la parution récente du livre écrit par Paul Preston, *« l'infatigable pourvoyeur de démonologie pseudo-historique* » comme l'appelle Arnaud Imatz qui, en tant qu'éminent spécialiste de cette page historique espagnole, a aussitôt dénoncé « *toutes les erreurs et tous les amalgames simplistes dont regorge cet ouvrage* » et « *la fausseté de ses deux thèses principales* » qui y sont exposées.

Limiter le récit de cette Guerre au sacrifice sous les deux espèces, républicaine et nationale, ce serait faire fi des centaines d'exactions commises par le Gouvernement fraudeur, en place avant le 18 juillet. Ce serait trahir le sacrifice suprême de Jose Antonio Primo de Rivera, chef de la Phalange, mépriser les tentatives de soulèvement de certains militaires dont le plus célèbre fut celui fomenté par le Général Sanjurjo, qui avait échoué, et qui lors de son procès s'était entendu dire de la part d'un certain Général Franco : « *Général, vous avez gagné le droit de mourir non pas pour vous être soulevé mais parce que vous avez échoué* ». Enfin, ce serait passer sous silence l'assassinat de Calvo Sotelo, fomenté par Dolorès Ibarruri, « la Pasionaria » qui n'hésita pas à déclarer aux Cortès « Cet *homme a parlé pour la dernière fois* ».

C'est toute la subtilité de cette œuvre sur une période historique qui dépassa les frontières de la péninsule ibérique, que de présenter avec la volonté de l'historien, les faits chronologiques ; avec celle du journaliste, les chiffres et les dates ; avec celle du romancier, les témoignages relatés et, avec celle du politique discret, l'analyse de cette « révolution universelle ».

Robert Brasillach et Maurice Bardèche ont fusionné leurs talents d'écrivains pour ne faire qu'un auteur des batailles rangés pas sur les mêmes lieux mais souvent en même temps. Ils ont relaté d'août 1936 à mars 1937, la marche des Nationalistes sur Madrid, le dilemme et le terrible choix final du Général Franco de s'engager vers le sud pour la délivrance des assiégés de l'Alcazar de Tolède plutôt que d'avancer vers le nord. Choix d'autant plus difficile à prendre que profitant de cette résolution, les Républicains madrilènes se réarmeront et réorganiseront leur défense.

Les comptes rendus des opérations militaires qui se déroulèrent aux mêmes moments sur des plateaux différents pour la libération du nord, de mars à octobre 1937, complètent l'information sur les aides très intéressées de la part des pays européens.

La libération de l'Espagne avec sa victoire, qui fut aussi celle du catholicisme sur le bolchevique sera-t-elle celle de l'esprit contre le matérialisme ? Celle que Jose Antonio Primo de Rivera avait identifiée comme une profonde espérance destinée à implanter « *une justice sociale profonde pour que sur cette base les peuples retournent à la suprématie du spirituel* ».

Devenue « croisade » véritable, cette guerre physique entre hommes nés sur le même sol, « l'une des plus nobles terres d'Europe », fut aussi celle des écrivains et des intellectuels en Europe et dans le monde entier car elle fut à la source de nouvelles idées politiques.

Beaucoup d'écrivains ont pris cette guerre comme prétexte pour condamner ou encenser la personnalité du Général Franco, le « petit commandant » comme on l'appela lorsqu'il fut nommé chef de bataillon à l'âge de vingt et un ans et alors qu'il était le plus jeune de son grade dans toute l'armée espagnole, ou pour analyser la voie solaire et la « *révolution spirituelle de ce mouvement* » proposée par la Phalange et son premier chef, cet « enfant de Lumière », incarné dans Jose Antonio Primo de Rivera.

Avec cet ouvrage, l'élévation donnée pour « comprendre *l'Espagne et notre époque à la fois* » comme avaient prévenu les auteurs trouve un accomplissement sublime dans la communion des fidèles aux « *hommes de notre temps* qui *auront trouvé dans l'Espagne de ces années magnifiques, le lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs et de toutes les espérances* ».

Hélène Grimaldi,
Présidente du Cercle franco-hispanique.

Brasillach traduit en japonais

Nous remercions notre ARB, le professeur Takeshi Matsumula, à l'Université de Tokio, médiéviste qui nous a offert cet exemplaire de deux œuvres de Brasillach, *Notre avant-guerre* et *Écrit à Fresnes*, en un volume, traduites en japonais.

Nous espérons en savoir plus sur la réception de cet ouvrage après du public japonais.

A suivre…

ARCHIVES : *LAZARE*, Poème de Brasillach, 4 février 1945.

Lazare

Tout quand vous voulez, Seigneur, est possible,
Le verrou se tire au seuil des cachots
Le fusil s'alourdit au bord de la cible,
Les morts qui on fleurait sortent du tombeau.

Devant le tombeau vous fleurez aussi
Devant le tombeau on dormait Lazare.
Aux fours de la mode il fut votre ami,
Vous avez brisé ses sombres amarres

Compagnon de Dieu, Lazare, mon frère
Vivrez-vous demain, vivrez vous ce soir
O vous né deux fois aux fois de la terre
Patron à jamais des derniers espoirs?

Près du monument, se tient, invisible
la petite fille aux yeux de matin.
Tout quand vous voulez, Seigneur, est possible,
l'enfant Espérance a fait les deux mains.

Je remets, Seigneur, aux plis de sa robe
la peine des miens, l'ébranle du cœur:
Que l'enfant me rende à l'heure de l'aube
le jour de la terre ou — sinon — ailleurs.

4.2.45

R.B.

Un écrivain genevois parle de

Robert Brasillach vivant

Je me revois souvent dans ce bois de hêtres dénudés, par un clair matin de février 1945, ouvrant le journal : un entrefilet m'apprenait que Robert Brasillach, le délicat romancier du *Marchand d'oiseaux* et de *Comme le temps passe,* venait d'être fusillé, à l'âge de trente-cinq ans, pour collaboration.

D'aucuns croient savoir aujourd'hui ce qui s'est passé. Le général de Gaulle, alors président du Conseil provisoire, serait tombé, en feuilletant le dossier pour la demande de grâce, sur la photo d'un homme en uniforme d'officier allemand, qu'il aurait pris pour Brasillach, alors que celui-ci était à côté de l'officier, en civil. Il se peut donc que Brasillach ait été victime d'une affreuse méprise. Le général de Gaulle, quelques heures plus tôt, avait assuré à François Mauriac qu'il ne serait pas fusillé.

Dix-huit ans, exactement, aujourd'hui 6 février, ont passé depuis cette tragédie.

Mais on ne tue pas les poètes. Les rééditions d'œuvres de Robert Brasillach et les éditions

Nous sommes contre ceux qui trichent

d'inédits se multiplient. Après Avenches et Paris, *Bérénice* (ou *La Reine de Césarée*) a été jouée à Valence en espagnol ; puis, ai-je lu, ce sera prochainement le tour de Rome, en italien. Il serait question aussi de monter *Domrémy* (qui est sorti dernièrement de presse aux Editions des Sept Couleurs). Enfin, l'Association des amis de Robert Brasillach publie des « Cahiers ». Le dernier en date, le N° 8 (192 pages), est une importante bibliographie de ce qu'on a pu appeler la *Bataille de la Reine de Césarée.* Cette nombreuse et fervente association groupe des gens de tous les milieux, de toutes les tendances et de tous les continents.

Brasillach, qui a pu se tromper, que son enthousiasme et sa jeunesse ont pu égarer, a expié, bien durement. Il est mort courageusement, en soldat.

Brasillach, c'est un peu aujourd'hui la mauvaise conscience de la France et de l'Occident.

Il se peut que l'*Anthologie de la Poésie grecque* soit, comme l'a dit l'académicien Robert Kemp, un des plus beaux livres du monde. Il se peut que *Bérénice* soit la plus grande tragédie française qui ait été écrite en ce siècle (Samuel Chevallier). Ce que je sais, en tout cas, c'est qu'il n'existe pas de livre, de chant plus déchirant que les *Poèmes de Fresnes.*

Nous y vivons avec Brasillach les dernières semaines de sa vie. Ce n'est pas par hasard qu'on rapproche le destin de Brasillach de celui de Chénier.

Il pense à ses « fraternels adversaires » qui l'ont précédé dans le même cachot, et à tous ceux qui vont « les épaules courbées sous le mal d'être un homme » :

Je pense à vous, vous qui rêviez,
Je pense à vous qui souffriez,
Dont aujourd'hui j'ai pris la place.
Si demain la vie est permise,
Les noms qui sur ces murs se brisent
Nous seront-ils nos mots de passe ?

En août 1944, il aurait pu facilement fuir Paris et la tourmente. En Suisse, en Espagne des amis l'attendaient.

Mais nous autres dans nos prisons,
Nous sommes contre ceux qui trichent...

Son *Testament d'un Condamné* est une des pièces du recueil qu'on ne peut lire sans pleurer :

Quel don offrir à ma patrie
Qui m'a rejeté d'elle-même ?
J'ai cru que je l'avais servie,
Même encore aujourd'hui je l'aime.
Elle m'a donné mon pays
Et la langue qui fut la mienne.
Je ne puis lui léguer ici
Que mon corps en terre inhumaine.
. . . . . .
Le passé fut si beau en somme
Qu'il ne faut blâmer le destin.

* * *

Voici encore le *Psaume VII,* composé par le poète trois jours avant sa mort :

J'ai passé cette nuit au mont des Oliviers.
Etais-je auprès de vous, bien indigne, Seigneur ?
Je ne sais, mais la chaîne était lourde à mes pieds,
Et je suais aussi, comme vous, ma sueur.
Ce n'est pas sans grand mal, voyez-vous, qu'on [arrache
Notre cœur aux seuls biens auxquels il fut voué,
Et l'ange vient trancher plutôt qu'il ne détache
Le fil de ce bateau que vous aviez noué.
Vous avez trop connu cette terre où nous sommes,
Vous avez trop aimé l'air que nous respirions,
Pour n'avoir pas souffert ce que souffrent les [hommes
Et n'avoir pas gémi dans votre passion.
Ah ! si demain, Seigneur, du jardin des Olives,
Je pouvais repartir vers le monde qu'on voit,
Laissez-moi boire encor aux fontaines d'eaux vives,
Et laissez s'éloigner cette coupe de moi.
Mais s'il vous faut encor mon attente, Seigneur,
S'il vous faut l'aube noire et la plus dure peine,
Prenez l'arrachement et prenez la douleur,
Que votre volonté soit faite et non la mienne.

* * *

Robert Brasillach écrivit jusqu'à son dernier jour, jusqu'à quelques heures avant son exécution.

L'instruction de son procès — il faut dire ces choses — n'avait comporté qu'un seul interrogatoire. Le procès lui-même dura, en tout et pour tout, cinq heures. Il n'y eut pas de témoins.

Brasillach, qui aurait pu faire appeler à la barre des hommes et des femmes qu'il avait sauvés du poteau d'exécution ou de la déportation, ne le voulut pas. Il se refusait, nous a dit Jacques Isorni, son avocat, à demander le prix d'un service rendu généreusement, ou par simple solidarité. L'homme valait le poète.

Jean-Claude Fontanet

Jean-Claude Fontanet, *Construire,* Bulletin de la Migros *N° 8*, 20 février 1963.

PRESSE : Brasillach, « L'absent de tout bouquet »

Marie-Victoire Velut
redaction@present.fr

ON A PU ENTENDRE l'indignation de Louis San sur France Info devant l'hommage rendu le 9 février au cimetière de Charonne envers Robert Brasillach, exécuté le 6 février 1945 pour collaboration ; le journaliste évoque sa tombe comme actuel « point de ralliement pour certains antisémites français, des individus au cœur des préoccupations des autorités ». Ce n'était pourtant pas un membre de l'Action française qui a agressé Finkielkraut, et le keffieh exhibé, jusqu'à ce jour, n'est pas l'emblème des nationalistes.

Le fait de fleurir la tombe de cet écrivain ne devrait pas être considéré comme un sacrilège. Condamne-t-on les âmes qui vont fleurir la tombe d'Eluard dont l'*Ode à Staline* de 1950 fait l'apologie d'un tyran sanguinaire ? Place-t-on sous surveillance policière ceux qui se rendent au cimetière du Père-Lachaise se souvenir de lui ? De toute évidence, certains écrivains ont vu leurs engagements politiques amnistiés, d'autres non. « La mort de l'auteur » dont parle Barthes dans *Le Bruissement de la langue*, idée selon laquelle l'écriture doit apparaître « comme un espace neutre où "la voix (de l'auteur) perd son origine" », cet apanage des formalistes et structuralistes, n'a pas bénéficié à tous les écrivains ni à tous les écrits, et on voit, malgré tout, la vie de certains écrivains continuer à coller aux basques de leurs œuvres. C'est parmi ces exceptions qu'on peut inscrire l'œuvre littéraire de Robert Brasillach. L'idée qu'on se fait aujourd'hui de celle-ci reste directement mise en rapport avec les choix politiques de son auteur, et on a tôt fait de condamner a priori la lecture de ses livres comme le produit d'un collaborateur antisémite. Objet d'une construction idéologique qui lui a valu une réputation des plus sombres, on oublie fréquemment en écoutant ces invectives, de regarder en détails son œuvre littéraire.

Une exception dans le monde littéraire

Le jeune normalien n'était pas seulement journaliste et combattant politique, mais aussi, et de manière bien plus évidente à l'époque, fin critique littéraire, auteur talentueux de théâtre, de romans et de poésie. Avant d'être fusillé à 35 ans au fort de Montrouge, il avait produit une œuvre abondante – une vingtaine de romans et d'essais. Il fut reconnu comme un grand écrivain par ses contemporains, une cinquantaine d'entre eux signeront une pétition pour demander sa grâce, parmi lesquels Albert Camus, Jean Cocteau, François Mauriac, Gustave Cohen, Colette, Paul Claudel, Jean Paulhan, Roland Dorgelès et Jean Anouilh : il est pourtant fusillé, devenant lors de l'Epuration l'un des rares écrivains condamnés à la peine capitale à voir sa sentence réellement exécutée. Il est clair qu'en dépit des dires de Louis San, son œuvre a suscité l'admiration d'écrivains de son temps, toutes opinions politiques confondues et que sa mort a été une exception dans le monde littéraire français.

Que peut-on lui accorder littérairement parlant ? Brasillach sait d'abord jongler à la perfection dans ses œuvres entre une veine réaliste et des élans idéalistes : il fait surgir sous nos yeux les rues de Paris dans leur moindre détail, la Seine et ses lueurs nocturnes, des personnages conditionnés par leur milieu social, tels que les dépeindrait Zola, mais il donne aussi, simultanément, à ce monde, les couleurs de l'enfance, il révèle sa fascination pour la beauté de la jeunesse, ses rêves enflammés et ce « réalisme magique » le rapproche parfois d'un auteur comme Alain-Fournier. Il fait du bonheur sensible un idéal : « Si l'avenir nous permet de vivre, nous aurons pu, de traversées parfois amères, rapporter quelques joyaux utiles et éclatants… Peut-être, voyez-vous, mes camarades de toutes ces années, ce que nous aurons rapporté de plus précieux et de plus scintillant, c'est un mot, un mot dont l'usage semble aboli, et qui n'est guère usité dans les discours… Un mot nous sera rendu, qu'il faudra protéger car il est fragile, et que j'aime mieux voir inscrit au cœur des hommes que sur le fronton des édifices, le mot de bonheur. »

L'influence de Gide

Son style doit beaucoup à certaines approches littéraires qui perçoivent la vie sous l'angle de la sensualité et de l'épicurisme. Florence, René, Patrice, Isabelle, le Kid, Laurent, Daniel, tous les personnages de Brasillach, aiment passionnément leur jeunesse. Leur Paris est celui des petits bistrots sympathiques, des promenades au soleil dans le Luxembourg, en barque ou sur les toits de Normale, des places de théâtre le soir, des airs de guitare, du phonographe, des baisers, du rire des enfants et du chant des oiseaux : soit du plaisir et du charme de la vie. Thierry Maulnier disait de Brasillach qu'il « n'entrait pas dans les avenues si volontiers fréquentées par les écrivains de son siècle, du refus, du sarcasme et du désespoir. Ecrivain du bonheur sensuel ou mystique de toutes les déchirantes douceurs qui nous conduisent au bord des larmes, il respirait dans le monde de Colette ou de Claudel (…) ».

Brasillach voyait en Gide un Rousseau du XXe siècle, révélant au monde « l'instinct et la vie sensuelle » (*Reflets venus d'André Gide*). A l'encontre de la tradition cartésienne, Gide disait en effet : je sens donc je suis, « toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile » (*Les Caves du Vatican*, qui ont fait grande impression sur Brasillach, notamment le personnage de Lafcadio). Son camarade de collège, Roger Vailland, a peut-être incarné Lafcadio à ses yeux, mais lui-même ressemblait par bien des côtés à cet « être d'inconséquence ». Le jeune anarchiste menait une vie entièrement sujette à ses désirs spontanés et aux commandements du destin, Brasillach vivait d'une façon un peu analogue. Son Laurent Willecome du *Marchand d'oiseaux* s'amuse à prendre ses décisions en jouant à pile ou face ; il rejoint Lafcadio qui faisait de même mais avec des dés. Enfin Lafcadio était très antimatérialiste et rejetait toujours l'utile. Brasillach aussi méprisait les nécessités de la vie et aurait été d'accord avec le héros de Gide disant : « Rien ne m'empêche autant que le besoin. Je n'ai jamais recherché que ce qui ne peut pas me servir. »

Gide et ses héros contribuaient à convaincre Brasillach et sa génération que l'instinct, bien qu'obscur, révèle l'âme véritable d'un être, qu'un état d'ivresse fait ressortir de derrière le masque la personnalité authentique. Une telle foi en l'instinct primitif de l'homme préfigure la fièvre et l'intoxication du fascisme qui enflammeront Brasillach plus tard. Gide était un compagnon de route philosophique pour beaucoup de jeunes de cette époque. Même plus tard quand Gide se fut tourné vers le communisme, Brasillach ne saura cacher sa sympathie pour le vieil écrivain dont il avait intégré les idées dans sa propre philosophie. Au fond, Gide était significatif pour lui comme pour toute sa génération car il incarnait le conflit irrésolu entre le désir de l'égoïste de jouir pleinement de sa vie et la quête d'un plus grand idéal, d'une transcendance : le besoin de pureté, de renonciation, d'immolation de soi.

Pour autant qu'on étudie un peu Brasillach, on s'aperçoit que son écriture n'était pas que politique et pamphlétaire, bien au contraire, et c'est précisément cela qui est fascinant. Voir cet auteur si engagé politiquement se prendre à rêver d'un Eden enfantin dont Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre seraient les héros, un Eden d'où la politique serait bannie, et où la seule réalité serait celle des plaisirs. Voir cet épicurisme se muer en conversion de l'âme. La guerre, les prisons allemandes en 1940-1941 et françaises en 1944 l'ayant fait évoluer spirituellement et littérairement. Il y a un cheminement du *Marchand d'oiseaux* aux *Poèmes de Fresnes* en passant par *La Reine de Césarée*, *Corneille* et *Les Sept Couleurs*. Mais l'originalité de cette parole n'est pas de renouer avec la vie, d'assumer le rôle d'une parole nouvelle pour qu'ensuite du nouveau se donne, comme le souhaiterait Char. Il ne s'agit nullement de rouvrir l'horizon historique par la pratique de la poésie mais de se diriger au contraire vers les fins dernières. Aujourd'hui, personne ne veut réhabiliter politiquement cet auteur, mais il faut lui rendre justice, une justice littéraire, car son œuvre révèle des éclats insoupçonnés et des qualités d'écriture indéniables. Qu'on lui laisse au moins ces fleurs-là, mêmes si elles sont flétries, quelques fleurs poétiques.

Présent, 8 mars 2019.

PRESSE (suite) : Réponse à la journaliste Marie-Victoire Velut

Chère Madame,

Abonné à Présent et membre des Amis de Robert Brasillach, j'aurais aimé vous féliciter sans réserve pour votre article « *Brasillach, l'absent de tout bouquet* » (livraison du 9 mars).

Malheureusement, à la fin de votre texte, vous faites d'inutiles concessions au système :

« *Aujourd'hui personne ne veut réhabiliter politiquement cet auteur...* » Or, cela est faux. L'enseignement d'un Maurice Bardèche ou d'un Jean Madiran a bel et bien laissé une postérité, même si la répression judiciaire rend son expression délicate (connaisseur de la XVII[e] chambre correctionnelle, j'en sais quelque chose !)

Quels textes de l'écrivain justifient-ils la métaphore des « *fleurs … flétries* » ? Sur sa tombe, nous mettons des fleurs fraîches et, si vous venez à un dîner des Amis de Robert Brasillach, nous ne vous servirons pas des denrées avariées…

Avec ma parfaite considération.

Éric Delcroix

PRESSE : Brasillach et le roman policier

Un roman policier où souffle l'esprit de Robert Brasillach

SPÉCIALISTE en droit fiscal, Docteur en droit et avocat à la Cour, Thierry Bouclier est un talentueux essayiste, auteur notamment de la remarquable biographie d'A.D.G. parue chez Pardès, dont j'ai fait une recension en ces colonnes. Le voici qui s'essaye au roman policier, exercice plutôt périlleux *a priori*, mais dont il s'en sort plus que brillament. C'est certes une formule bâteau, mais impossible de lâcher le livre avant la fin. Son titre : *Le dernier des occupants*. Coralie et sa sœur Alice, filles d'un ancien préfet, marchaient d'un pas léger en direction des Invalides. Elles sortaient d'une soirée somptueuse chez leur amie Margaux, fille d'un ancien ministre qui savait recevoir. Abordant l'avenue Rodin, elles furent violemment agressées par une bande de quatre blacks, égarée dans le XVI[e] bourgeois.

"LA CAVALERIE ARRIVA" !

Lorsque soudain, raconte l'auteur, « *la cavalerie arriva* » : trois sauveurs qui défoncèrent les racailles qui s'enfuirent. Parmi ces preux chevaliers, Nathaniel, blouson kaki et cheveux courts : un enfant du Paris populaire, vivant rue Saint-Blaise dans le vingtième arrondissement. On est loin des quartiers bourgeois. Il s'apprête à partir travailler en Serbie pour « *fuir la France défigurée, fuir Paris occupé, fuir son vingtième islamisé.* » Plus rien ne le retenait « *dans ce pays qui avait choisi de se suicider* ». Invité par Coralie dans son bel appartement bourgeois, il va y rencontrer son père, dont « *la voix grave, peut-être de bronze, n'était pas sans rappeler celle d'un célèbre avocat des années 1960.* » Clin d'œil évidemment à Tixier-Vignancour, dont Thierry Bouclier a écrit une biographie !

Sauf que Louis Moreau est un affreux énarque, « *hautain, cassant, presque méprisant, qui ne parle que de lui* ». Et puis, un « *humaniste, un champion de la tolérance, un bourgeois ouvert sur le monde, transpirant le mépris congénital de sa race* ». Quelle affreuse et méprisable engeance ! Le contact entre le père de Coralie et Nathaniel se passe évidemment mal. Le jeune homme pense que, depuis la Révolution russe, la bourgeoisie n'a pas changé. Toujours prête à vendre la corde avec laquelle elle serait pendue. Il s'en va, disant à l'ancien préfet : « *Je vous plains* ». Mais Coralie ne tardera pas à rejoindre le garçon pour lequel elle commence à éprouver des sentiments. Il lui donne rendez-vous dans le "village" de Charonne, qui n'est depuis longtemps plus un village français. Il sait qu'ici se trouve l'église Saint-Germain de Charonne, entourée de son cimetière où Robert Brasillach est enterré. Il aime ses merveilleux romans faisant vivre le vieux Paris populaire. Coralie passera la nuit, en tout bien, tout honneur, chez Nathaniel et découvrira sa bibliothèque.

LE SOUFFLE DE BRASILLACH

On y trouve Brasillach, Drieu La Rochelle, Céline, A.D.G., Giono, Montherlant, Rebatet, Châteaubriant. Et puis, les affiches de Pierre Joubert et celles de « *mouvements politiques des années 1970 et dissous depuis longtemps* ». Il va lui parler de Brasillach, de René et de Florence, de la nuit de Tolède, de la quête d'un dernier instant de bonheur, de la camaraderie, de l'amitié, de la jeunesse qui part et de son destin tragique. Le lendemain, ils vont se balader aux Buttes Chaumont. Le sac de Coralie tombe. S'en échappe un DVD. Sur la jaquette est écrit « *Le dernier des Mohicans* ». C'est son amie Margaux qui le lui avait donné l'avant-veille. Ce DVD se révélera être au centre de l'intrigue. En attendant, chacun rentre chez soi pour découvrir que leurs appartements respectifs ont été dévastés et retournés, sans que rien n'ait été volé. Le père de Coralie va téléphoner à son grand ami, l'ancien multi-ministre Linguisti, qui va envoyer le commissaire Daniel Levebe, décrit comme « *grand, trappu, les cheveux gras, une moue déplaisante, une barbe de trois jours mal taillée* ». Autant dire que le lecteur peut s'attendre à ce qu'il joue un rôle des plus glauques dans cette affaire.

Mais, en attendant, ce roman magnifique est un formidable cri de nostalgie quant au Paris d'avant, quand Paris était encore Paris. On y sent le souffle de Brasillach. Il évoque le quartier de Ménilmontant jouxtant celui de Belleville, ses passages, ses ruelles, la maison du 44 rue des Cascades où fut tourné *Casque d'or*, les joueurs d'accordéon, le bal musette. La misère, assurément, mais aussi l'enfance, les sourires, la tendresse d'une mère, les mistrals gagnants (Les vieux enfants de plus de 60 ans s'en souviennent : le *Mistral gagnant* était un bonbon en poudre, que l'on aspirait par une paille en réglisse). Mais, comme le raconte un des personnages du roman, un jour, les démolisseurs sont arrivés. « *Des bulldozers. Des grues. Des marteaux-piqueurs. Adieu Belleville ! Adieu Ménilmontant ! Adieu l'enfance !* »

ET PUIS, UN JOUR, "ILS" SONT ARRIVÉS…

Thierry Bouclier raconte : « *Et pourtant, que ces nouveaux appartements étaient beaux, lumineux. Une salle de bain, l'électricité, une chambre pour les parents, deux pour les enfants, et puis, même si la barre n'était pas très belle, une vue si jolie. Et des espaces verts, un jardin pour les poupées et les cerceaux des petites filles, un chemin goudronné pour les voitures à pédales des garçons ! Les voisins étaient des petits fonctionnaires, des ouvriers, des commerçants, le petit peuple des classes moyennes. Ce n'était pas encore l'enfer. Et puis, des familles ont déménagé, d'autres sont arrivées. Une première famille, au demeurant très affable, originaire du Mali.* » Et puis, et puis, on connaît la suite.

L'ENLÈVEMENT DES DEUX SŒURS

Mais revenons à l'intrigue. Coralie va remettre à Nathaniel le DVD, bien innocent *a priori*, l'invitant à le regarder en pensant à elle. Curieux, impossible de le lire : il est crypté. Nathaniel est décrit ainsi par l'auteur : « *un aventurier, un insoumis, un révolté qui ramait à contre-courant. Né au XIX[e] siècle, il aurait été un chouan, au XX[e] un Cristeros du Mexique ou un soldat perdu de l'Algérie* ». « *Peut-être toujours dans le camp des perdants ? Mais surtout dans celui des hommes debout* ». Et puis, les deux sœurs décident de passer quelques jours chez leur cousine à Biarritz. Elles n'y arriveront jamais. Elles seront enlevées sur le chemin de la gare Montparnasse par la même équipe de malfrats africains qui leur avaient cherché noise, le premier soir. Ils cherchent, avec une détermination sans faille, à tout prix, à récupérer le DVD. Pourquoi ? Ce DVD se révélera explosif, ignoble et compromettant pour une très haute personnalité. Mais ceci, l'auteur nous le fait découvrir dans les derniers chapitres de son roman, dont je ne dévoilerai pas davantage l'intrigue.

ADIEU LA FRANCE !

A la fin du livre, c'est décidé : Nathaniel quitte définitivement la France pour la Serbie. « *Il avait la nausée. Dès qu'il ouvrait les yeux, un profond dégoût s'emparait de lui. La France était couverte de décombres. Décombres spirituels. Décombres politiques. Décombres nationaux. Elle était probablement déjà morte. Mais elle ne le savait pas encore. La décadence. Tout s'était écroulé. La civilisation était arrivée au terme de son histoire. La Serbie l'attendait. Le pays de Kosovka. La patrie de Mihailovic. La terre du champ des merles* ». Coralie, cette fille de grand bourgeois cosmopolite, prononça cette phrase qu'il attendait, qu'il espérait : « *Je pars avec toi* »…

R. S.

Le Dernier des occupants, de Thierry Bouclier, 15 euros franco, Le Lys noir, Ed. Auda Isarn, BP 90825, Toulouse cedex.

RIVAROL.COM

Dès le mardi soir, vous pouvez consulter notre site Internet pour vous assurer que notre hebdomadaire a bien paru, en connaître le sommaire, lire l'éditorial et le billet hebdomadaire, consulter l'agenda et le courrier des lecteurs.

Pour toutes les correspondances administratives, utiliser l'adresse <contact@rivarol.com>, l'adresse <jeromebourbon@yahoo.fr> étant réservée au courrier rédactionnel.

Rivarol, N°3338, 21 février 2018

Le jeune Brasillach

Les éditions Pardès ont republié en 2017 cinq romans de Robert Brasillach : *Le Voleur d'étincelles, Le Marchand d'oiseaux, L'Enfant de la nuit, La Conquérante, Les Sept Couleurs. Six heures à perdre* a été également republié en 2016.

Le voleur d'étincelles est le premier roman de Brasillach. Ni lui ni Henri Massis, à qui il l'avait envoyé, ne l'avaient considéré au départ comme un roman, mais comme une nouvelle, une « *suite d'états* ». Un poème, une féérie certainement.

Lazare Mir est un jeune catalan égaré seul dans le silence nocturne de Paris, qui « *ne sait rien de lui-même* ». « *Il marche légèrement à travers un monde saugrenu* » et se moque de ces hommes « *dont la seule passion est le principe d'identité* ». Des vacances d'été dans le pays de son enfance, Collioure, vont le faire passer de la nuit au jour et le rendre heureux en lui révélant qui il est. Il habite chez sa grand-tante, et cette vieille fée va lui ouvrir peu à peu des trésors, rappeler des fantômes, évoquer l'épopée de ses ancêtres, inviter sa cousine, et il tendra « *les mains à ce feu dont il avait longtemps été exilé, ne demandant que l'aumône de quelques étincelles* ».

Le récit de la vie de son arrière-grand-père, Antonio Mir l'alchimiste, est central dans l'œuvre. Sa recherche de l'absolu, du « *principe premier de tout ce qui existe* », l'a amené à vouloir créer de l'Or, seul élément parfait de l'univers. De nos jours on cherche à créer de la Vie et, comme Antonio, à « *changer quelque chose à l'ordre des choses de Dieu* ». Découvrir qu'en obtenant de l'or il a changé le plomb mais qu'il n'a rien créé, qu'il n'est qu'un « *commentateur de l'absolu* », accable Antonio. Mais l'orgueil le saisit, car il est sorti du domaine du rêve, de l'abstraction. Devant la grille du cimetière où repose le *Faiseur d'Or*, Lazare « *n'est plus aujourd'hui que l'enfant qui naît* », guidé par ses morts, comprenant « *combien l'épopée est une chose naturelle, combien le merveilleux est de tous les jours, puisque l'épopée et le merveilleux sont en nous.* ». Il y a déjà dans ce premier roman toute la grâce de Brasillach et une belle leçon pour aujourd'hui.

Le marchand d'oiseaux, aux accents d'Ecclésiaste, est le roman d'une destinée : celle de Marie Lepetitcorps, épicière de son état, aux alentours du parc Montsouris au sud de Paris. Brasillach peint avec ferveur dans ce roman le parc et ses alentours, dans l'unité de lieu qu'il a choisie. C'est là que se rencontrent des étudiants de la cité universitaire, des habitants de la « zone » proche et le marchand d'oiseaux.

Ce marchand d'oiseaux est un vieil homme poétique, sage et mystérieux, portant deux cages en équilibre, souvent accompagné d'un enfant de la zone, le Kid. Le marchand d'oiseaux ne vend pas ses oiseaux, il les promène et au cours de ses pérégrinations, donne des conseils à ceux en qui il a confiance. Il est « *ramasseur d'âmes et collecteur de péchés* ». Il interviendra pour aider l'épicière tout en sachant qu'« *il ne faut pas aller contre une destinée.* » « *Comment voulez-vous* », dit Laurent – écho de l'auteur – « *qu'on ne désire pas remplacer ce qui est, et permettre de nouveau à la charité, à la fantaisie du cœur, aux coups de tête de la folie et de l'amour, [...] de se faire une place sur la terre ?* » Mais « *l'amour est interdit entre deux mécontents qui ne vivent pas sur la même planète. Il ne peut amener que les pires catastrophes, parce qu'il trouble un ordre [...] qui tient par la force de l'habitude* ».

La passion de Marie Lepetitcorps suscitera un moment l'intérêt des habitués du parc, puis tout retombera dans « *le cours monotone de notre existence vraie* ».

Encore tout Brasillach. Il en est de même de *L'Enfant de la nuit,* un songe qui ne dure pas. Tout fuit, les merveilles de la terre nous échappent. Mélancolie, bonheur et tristesse exprimés dans une langue charmeuse et charmante. ■

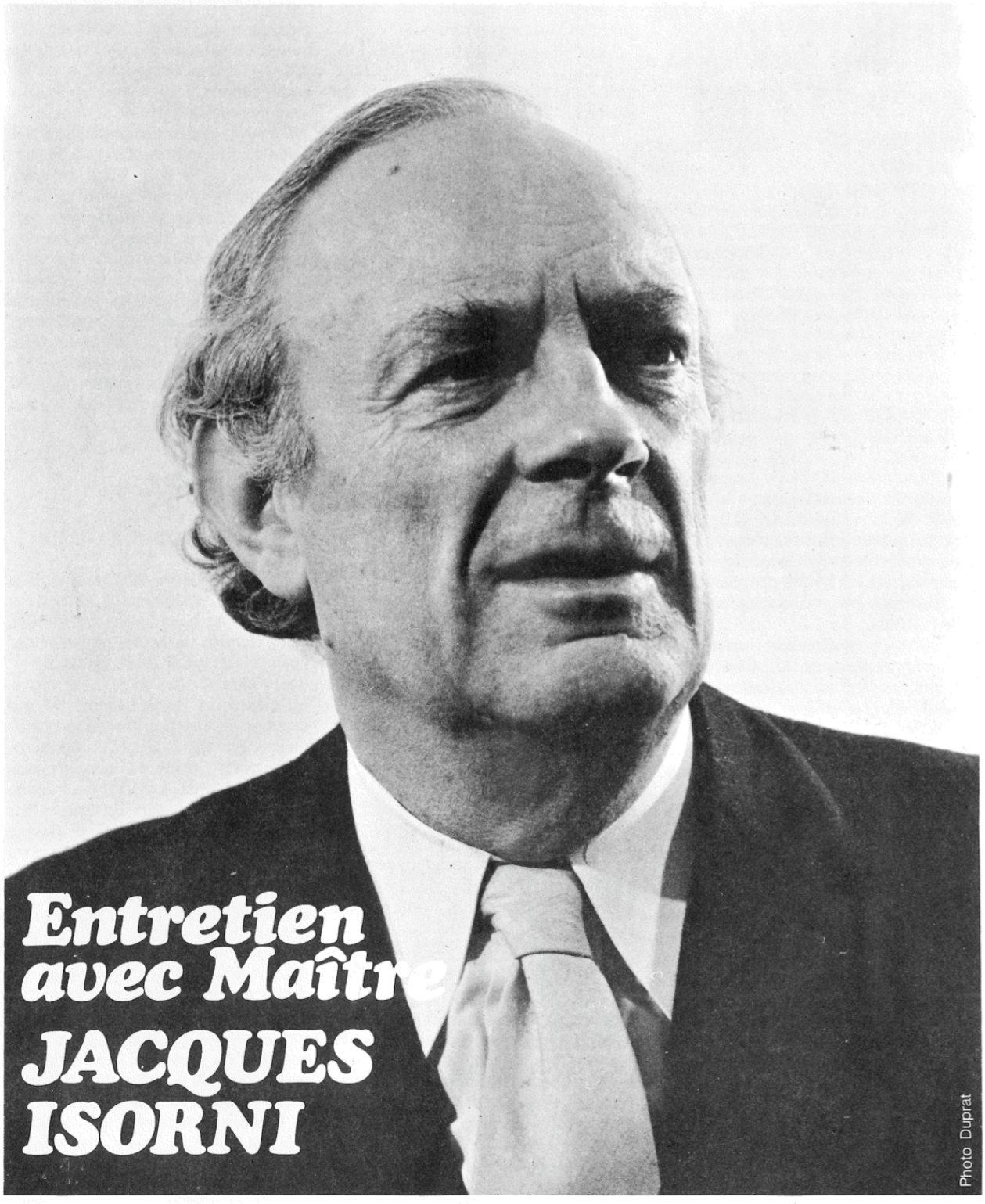
LAURENCE DE CRÉMIERS

LE VOLEUR D'ÉTINCELLES, LE MARCHAND D'OISEAUX, L'ENFANT DE LA NUIT, Editions Pardès 2017, 16€

Politique magazine N° 164, novembre 2017.

RÉACTION

On peut le mépris dans la mesure où on peut l'estime (Montherlant)



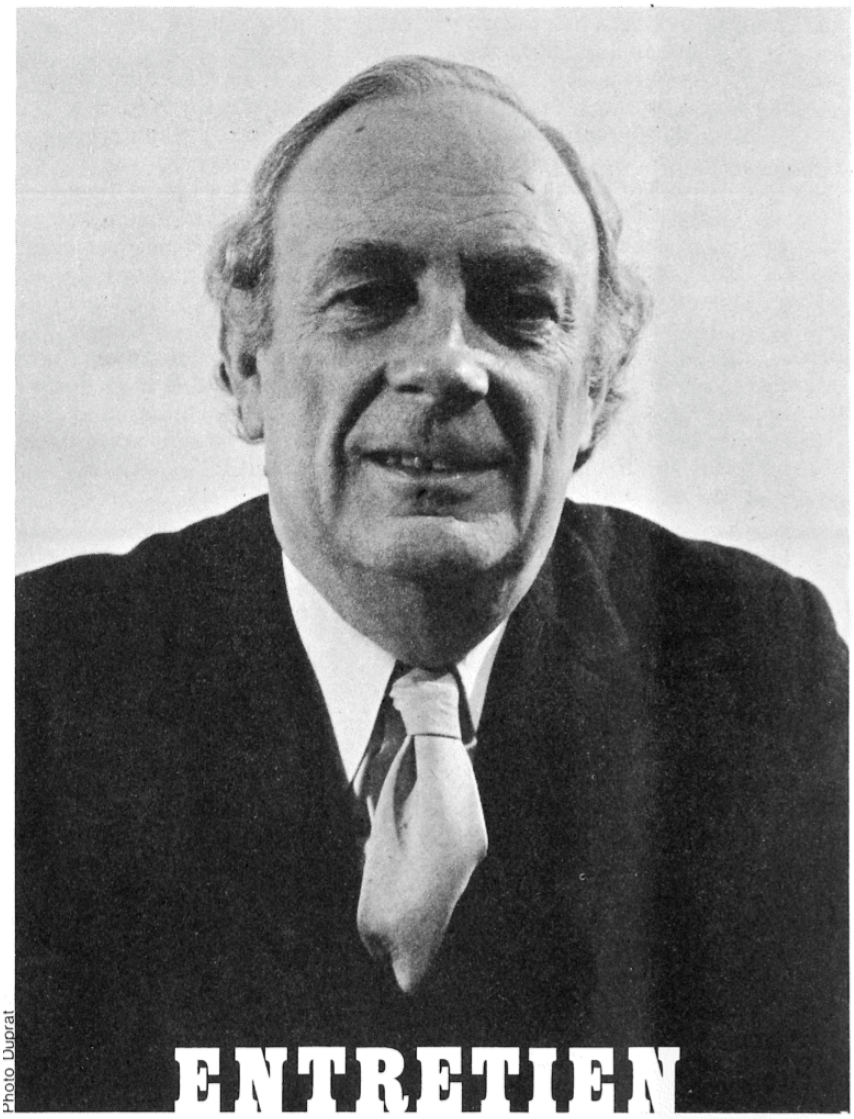


Photo Duprat

ENTRETIEN AVEC Jacques Isorni

INTRODUCTION

Le 13 avril dernier, Me Jacques Isorni a bien voulu m'accorder un entretien chez lui à Paris, dans son bureau qui donne sur le Luxembourg. Il était assez impressionnant de se retrouver en face du défenseur du Maréchal Pétain et de Robert Brasillach, de rencontrer cet homme de caractère et de courage, qui n'a pas hésité à braver le Pouvoir quand sa conscience lui commandait de le faire, d'être reçu par cet esprit libre mais inébranlable dans sa détermination à défendre la mémoire du Maréchal: «Je veux obtenir et j'obtiendrai la réhabilitation judiciaire du Maréchal Pétain».

Alors que le premier volume de son *Philippe Pétain* est sorti récemment et qu'il remporte déjà un franc succès, il était bien entendu impossible de ne pas parler du Maréchal Pétain. Mais il était souhaitable de montrer que le célèbre avocat de celui-ci n'était pas «l'homme d'une seule chose». Avocat, il l'a été dans d'autres conditions et d'autres situations que celles qui l'ont amené à plaider à la Libération. Ecrivain, il n'a pas seulement écrit des livres qui touchent à l'histoire et à la politique du vainqueur de Verdun. Homme politique, il a accompli lors des deux législatures auxquelles il a appartenu une œuvre politique importante, où il a montré qu'il pouvait se situer au-delà des partis par des prises de position qui n'étaient pas celles d'un partisan. C'est cet homme qui échappe aux analyses sommaires que j'ai rencontré. Qu'il me permette de lui exprimer ici ma gratitude pour avoir distrait un peu de son temps précieux et pour avoir répondu à mes questions avec sollicitude.

Francis Richard

ENTRETIEN

Question: A vous lire on a l'impression d'une grande facilité de plume alliée à une grande rigueur. Aimez-vous écrire?

Réponse: J'aime écrire. Lorsque j'étais lycéen puis étudiant, c'était de tout ce que j'avais à faire ce que j'aimais le plus. J'ai même eu 18½ sur 20 à ma composition de licence de Lettres. Le sujet était: «De l'influence de Mme de Warens sur Jean-Jacques Rousseau». Mais en dehors de mes obligations scolaires d'étudiant j'ai très peu écrit. J'étais pris uniquement par le métier, le désir de pouvoir être avocat le plus tôt possible et dès que j'ai été avocat je n'ai plus pensé qu'à mon métier.

Je ne sais pas si j'écris facilement. Si je vous montrais mes manuscrits, vous seriez stupéfait de voir combien ils paraissent laborieux. Je vais vous dire comment j'écris. Je jette sur le papier avec le plus d'ordre possible par rapport à ma pensée ou au récit que je veux faire le plus de choses possibles et je fais taper ce texte à la machine avec de très larges espaces. Ce premier texte est pour moi le plus pénible parce qu'il s'agit d'une espèce d'accumulation de matériaux. Puis j'écris entre les lignes un autre texte que je fais de nouveau taper. Le troisième texte est alors un texte que, si je puis dire, je fleuris, que j'échenille, où je retire et où j'ajoute, où j'essaye de donner non pas la perfection mais ce que je voudrais être la perfection de mes moyens. Enfin je fais taper mon texte une quatrième fois, mais là encore il y a des corrections, de même que plus tard sur les épreuves du livre. Car j'ai appris avec l'expérience qu'on ne voit ce qu'on a écrit que sur le texte imprimé – ce qui est une catastrophe pour les éditeurs. Vous me direz que cela a vraiment l'air de manquer de facilité. C'est vrai et ce n'est pas vrai. C'est vrai en ce sens que je n'ai jamais

trouvé du premier jet, quelques soient les apparences, la forme qui me convient, mais ce n'est pas vrai en ce sens que je trouve la forme définitive extrêmement vite, même si j'ai remis plusieurs fois l'ouvrage sur le métier. Il y a des phrases qui paraissent jaillir de la plume. Je les ai refaites vingt fois. Mais j'aime beaucoup cela et, maintenant, j'aime plus écrire que plaider, ayant tout connu de ce qu'on peut penser des manifestations diverses de la parole.

Question : N'avez-vous pas écrit énormément de livres dans les derniers temps ?

Réponse : Si j'ai écrit beaucoup de livres dans les derniers temps, cela tient à ce qu'il m'est arrivé une aventure heureuse. J'ai été chassé du barreau pendant trois ans à la demande de l'ancien Président de la République, victime de la haine personnelle qu'il m'a vouée. Cela m'a changé de monde et j'ai écrit. Depuis, bien que j'aie repris ma place au barreau, je n'ai cessé d'écrire. Je viens de faire paraître le premier tome de «Philippe Pétain». Je suis en train d'écrire le second. J'en ai déjà écrit un tiers. Mais dès qu'il sera fini, j'entreprendrai de vastes projets.

PHILIPPE PÉTAIN

Question : Parmi ces projets n'y aurait-il pas une suite à *Quand j'avais l'âge de raison* – qui parle de votre vie et des hommes que vous avez connus et qui s'arrête à la guerre ?

Réponse : Peut-être. C'est-à-dire que j'ai envie de peindre une espèce de fresque des événements et des personnages que j'ai connus depuis la Libération. J'ai vu tant de choses que je n'ai pas pu dire, j'ai connu tant de secrets, de secrets d'Etat, que je crois pouvoir peindre une fresque assez tragique, bouffonne parfois : beaucoup de sang, beaucoup de larmes et aussi des choses extraordinaires, enfin ce qui est la vie.

Question : A propos de Pétain, je pense à une phrase de lui sur les Mémoires et qui se trouve à la fin de son testament de 1938 : «Je ne laisse pas de Mémoires personnels car j'ai toujours constaté que leurs auteurs trop enclins à se justifier de leurs erreurs, ont avec la vérité des accommodements qui les rendent pleins d'indulgence pour eux-mêmes et très sévères pour les autres.»

Réponse : Il y a une très grosse différence entre ce qu'a dit Pétain et ce que je me propose de faire. Je ne veux pas parler de mes actions. Je veux seulement apporter un témoignage sur ce que j'ai vu, ne serait-ce par exemple, que le récit d'une campagne académique. Ces mémoires ne seront pas destinés à faire mon propre éloge.

Question : J'ai vu régulièrement dans vos livres le mot de «vérité». Attachez-vous beaucoup d'importance à la vérité ?

Réponse : Vous avez vu souvent ce mot parce que bien souvent mes livres ont été dictés par des affaires judiciaires où j'avais été amené à constater que le mensonge dominait la justice. J'ai par conséquent été animé par le souci de vérité dans ce que j'ai écrit et qui a rapport avec la justice ou la politique, ce qui n'est pas le cas de livres tels que *Quand j'avais l'âge de raison, Un diplôme en Bavière* qui est un conte libertin, *Lettre à Béatrice,* ou la pièce de théâtre que j'ai consacrée à Charles Quint. Je n'emploie le mot de vérité que pour parler du mensonge. Cela ne veut pas dire que je dise toujours la vérité. J'ai pu me tromper quelquefois. Ce que je puis affirmer, c'est que j'ai le sentiment de toujours dire la vérité et que, quand je proteste contre le mensonge des autres, je sais que les autres que j'ai accusés de mensonge savaient ou savent qu'ils mentaient.

JE SUIS AVOCAT

Question : Vous avez défendu des communistes devant la Cour de Riom, des collaborateurs à la Libération, des partisans de l'Algérie Française et toujours devant des juridictions d'exception. N'est-ce pas paradoxal ?

Réponse : Cela n'a rien de paradoxal. J'ai défendu des hommes qui étaient en prison et qui étaient accusés par le Pouvoir. J'étais avocat. Je le suis resté. Cela ne veut pas dire que j'ai partagé la conviction de tous ceux qui étaient en prison et que j'ai défendus. Ceux dont j'ai le plus partagé la conviction, ce sont ceux de l'Algérie française. Il y avait chez les résistants, chez les communistes et les communistes-résistants des positions qui n'étaient pas les miennes, chez les collaborateurs moins encore. Mais je ne voyais pas s'ils étaient collaborateurs ou résistants, je voyais des hommes et des femmes en prison, qui s'y trouvaient injustement du point de vue de la Justice, uniquement pour des raisons politiques. Pourquoi ai-je plaidé toutes ces affaires devant des juridictions d'exception ? Les différents régimes qui se sont succédés – le régime de Vichy, celui du Gouvernement provisoire de la République, ceux de la quatrième et de la cinquième République – ont commis la lourde faute de recourir à des juridictions d'exception. Il n'y a donc aucun paradoxe. Il y a au contraire une continuité profonde, la fidélité à la victime du Pouvoir.

Question : N'avez-vous pas été un disciple de Maurras ?

Réponse : Je ne peux pas dire que j'aie été un disciple de Maurras. J'ai écouté Maurras. Il a impressionné mon adolescence, car je crois l'avoir entendu pour la première fois rue Saint-André-des-Arts, chez les étudiants d'Action française, quand je devais avoir quinze ou seize ans. Il m'a ébloui. J'ai suivi pendant deux ou trois ans les jeunes d'Action française avec mon ami Gabriel Robinet, le directeur actuel du *Figaro*. Mais puisque vous rappelez tout à l'heure de *Quand j'avais l'âge de raison,* je parle dans ce livre de ce qu'a été cette adhésion. Ce n'était pas tant une adhésion qu'une impression forte, subie et qui me déterminait. Je m'en suis très vite détaché en conservant à Maurras la reconnaissance d'avoir reçu comme une empreinte, utile pour comprendre et discuter de la politique. Mais ce qui m'avait toujours retenu c'est ce dogmatisme quelquefois étroit, l'intransigeance qui convient à un doctrinaire auquel sa doctrine sert de fait.

HOMME D'EXTRÊME-DROITE

Question : On vous place souvent à l'extrême-droite. Acceptez-vous ce qualificatif ? Le trouvez-vous infamant, diffamatoire ?

Réponse : Je ne le trouve ni infamant, ni diffamatoire, je ne le trouve pas exact. Parce que toute ma vie publique n'a cessé d'être une protestation contre un ordre établi. Et je l'ai lu avec plaisir dans un journal suisse, *La Suisse* même, j'ai toujours ressenti en moi un côté libertaire et de protestation. Je suis exactement un conservateur révolté contre l'injustice.

On m'a classé comme un homme d'extrême-droite parce que j'ai défendu des hommes accusés d'être d'extrême-droite, On a même prétendu que le Maréchal Pétain avait été un homme d'extrême-droite,

c'est grotesque. On a dit que Brasillach l'était. Il avait une tendance fascisante, cela n'a rien à voir avec l'extrême-droite.

Je me rappelle avoir fait voter à l'Assemblée nationale une loi pour la légitimation des enfants adultérins avec l'appui des communistes et des socialistes. J'estimais qu'elle était utile pour des enfants qui se trouvaient ainsi que leur famille dans une situation difficile, douloureuse. Mais pour l'extrême-droite c'était, disait-on, la légitimation de la bigamie, une brèche portée dans la société telle qu'elle est établie, une atteinte aux lois religieuses. Tout cela était ridicule, mais venait de la droite. J'ai montré à ce moment-là que ce qui comptait pour moi ce n'était pas certaines attitudes de principe, mais la portée humaine que devait avoir une loi, même si mes amis politiques la condamnaient.

J'ai plaidé aussi pour des gens de gauche avec conviction, non pas que j'aie partagé leurs idées, mais parce que je ne suis pas un partisan. C'est ainsi que j'ai plaidé pour un membre du Néo-Destour devant un tribunal français, ce qui m'a valu des articles abominables à l'extrême-droite, même de *Rivarol*.

Ma vie publique a eu pour origine le fait que j'avais défendu le Maréchal Pétain, c'est vrai. On m'a demandé de me présenter aux élections législatives pour que ma candidature ait un caractère symbolique, un caractère de protestation contre une injustice. Certes dans une très large mesure mes électeurs se situaient à droite et à l'extrême-droite. Mais la protestation contre l'injustice ce n'est ni la droite, ni l'extrême-droite, encore moins la gauche, ni l'extrême-gauche.

JÉSUS ET LA COLLABORATION

Question: Dans votre livre *Le Vrai Procès de Jésus* j'ai relevé cette phrase sur Barabbas, parmi d'autres du même type: «Notre époque, qui a fait de la résistance le principe civique essentiel, sans en mesurer toutes les conséquences, se devrait de rendre justice à ce héros de la résistance». Par ailleurs dans ce livre vous faites une démonstration concernant Jésus et les Juifs. Votre livre a-t-il été du goût de tout le monde?

Réponse: On m'a justement reproché ce livre à droite. Peu m'importe. Je ne me sens attaché à aucune discipline préfabriquée. On m'a reproché d'avoir démontré – car je crois que je le démontre – que l'imputation de déicide au peuple juif était une grave erreur et une profonde injustice entretenue par l'Église romaine pendant des siècles.

Cette phrase sur Barabbas, j'y tiens beaucoup. Car l'histoire de Jésus, du moins sa mort et son procès, le procès fait à l'homme – je ne parle pas sur le plan religieux – est une affaire d'occupation, de puissance occupée et de puissance occupante. On voit en effet Jésus crucifié pour avoir apporté une parole d'amour et de protection, pour avoir défendu les hommes, et Barabbas monter sur le pavois uniquement parce qu'il a été résistant à la puissance occupante. J'ai voulu faire très consciemment un rapprochement entre cette situation et celle que la France avait connue. C'est-à-dire que Barabbas m'apparaissait comme de Gaulle et Pétain comme crucifié pour avoir voulu manifester son amour à son peuple.

FÉLICITÉ PAR LE PAPE!

Question: Etes-vous catholique?

Réponse: Oui, je suis catholique. J'ajoute que j'ai envoyé mon livre au Pape et que j'ai reçu une réponse, dans laquelle j'étais remercié et félicité d'avoir apporté un élément nouveau à la connaissance du procès de Jésus, et sans qu'il y ait la moindre réserve, ni la moindre condamnation de ce que j'avais écrit. Je peux même vous dire que j'ai l'orgueil de savoir qu'à la suite de la lecture de ce livre au moins deux incroyants se sont convertis mais, je le reconnais... au protestantisme.

Question: N'a-t-on pas accusé le Maréchal Pétain d'être d'extrême-droite, comme vous l'avez dit tout à l'heure, d'être sinon un nazi du moins un fasciste? Je pense que vous allez répondre à cette accusation dans votre deuxième tome de *Philippe Pétain*.

Réponse: C'est tellement ridicule et bête, je ne veux pas vous répondre. Mais précisément déjà dans le premier volume vous avez la démonstration du contraire. Le Maréchal Pétain était violemment hostile au national-socialisme. Il a d'ailleurs écrit qu'il y avait deux fléaux: le communisme et le national-socialisme. Pétain était un paysan, républicain respectueux des pouvoirs constitués, un soldat discipliné qui a eu à partir de 1934 une vision politique des choses, celle d'un homme qui avait surtout le souci de l'autorité, de l'efficacité, de l'ordre, de la patrie, qui était dans une tradition conservatrice avec le sens des nécessaires évolutions sociales.

Mais tout ce qu'on a pu écrire et dire sur le Maréchal Pétain, tout ce que la «Justice» a prétendu est à peine croyable. Je pense, je tiens beaucoup à le dire et à ce que cela se répande, que la manière dont le Maréchal Pétain a été traité par ses concitoyens et plus particulièrement par le général de Gaulle constitue un des actes les plus barbares de l'humanité. Dans son comportement à l'égard du Maréchal Pétain, le général de Gaulle a atteint le dernier degré de l'infamie. Le général Spears, sans qui le général de Gaulle n'aurait jamais existé, a d'ailleurs écrit sur lui une page terrible, disant que jamais de Gaulle ne pourrait retirer, comme Lady Macbeth, la tache de sang que lui valait la manière dont il avait traité le Maréchal Pétain. Vous pouvez déjà très amplement le voir dans le premier volume de mon livre. Vous serez servi à la lecture du second.

PHILIPPE PÉTAIN, BOURREAU DES CŒURS

Question: Dans votre *Philippe Pétain* vous montrez un aspect de celui-ci peu connu. Vous écrivez entre autres: «Le chef humain était un bourreau des cœurs. De combien de cœurs?». Ne croyez-vous pas que certains admirateurs du Maréchal ont pu en être déçus?

Réponse: C'est bien possible. Il y a parmi les admirateurs du Maréchal des gens qui ne sont pas toujours très intelligents et qui auraient dû comprendre que le livre que j'ai écrit est un livre d'histoire. J'ai voulu montrer tout ce qu'il avait été, l'homme et le chef. Je n'ai pas voulu, parce que j'accuse beaucoup de gens de mensonge, qu'on m'accuse d'avoir caché quoi que ce soit.

Ce que certains n'ont pas compris, parce qu'ils n'ont pas lu le deuxième tome, c'est que j'ai voulu également opposer l'amant qu'il avait été à ce qu'a été sa vie d'amour le plus pur avec la même femme à la fin de sa vie, dans l'effroyable détresse des dernières années: Imaginez ce que peut être la vie pour un homme

en prison de 90 à 96 ans, cela n'existe pas dans un pays qui se dit civilisé! Je veux montrer et opposer ce qu'avait été la passion d'amant à ce qui a été la Passion, la grande souffrance, de l'agonie dans sa prison. Il eût été ridicule par une pudibonderie excessive de dire, comme certains, que le Maréchal avait été puceau jusqu'à soixante ans. On n'a rien à cacher du Maréchal Pétain. Si les femmes l'ont aimé et s'il a aimé les femmes, cela n'a jamais choqué personne au pays d'Henri IV.

L'AMOUR PUR, IMPUR ET RELIGIEUX

Question: Vous m'avez laissé feuilleter *Un diplôme en Bavière* qui est un conte libertin. Vous dites dans l'introduction que vous l'avez écrit d'après les notes de quelqu'un d'autre...

Réponse: C'est une forme littéraire. Je n'ai pas voulu qu'on dise qu'il s'agissait d'une histoire personnelle, alors que ce n'est pas du tout une histoire personnelle. Je ne voulais pas non plus qu'on dise: «Ah! Isorni qui a défendu le Maréchal Pétain et Brasillach écrit des choses comme ça.» Alors j'ai pris cette précaution.

Ayant assez d'écrire dans l'horreur de ce que j'avais vécu, j'ai voulu, pour me changer, écrire ce livre, pendant des vacances, en même temps qu'un autre livre, auquel je tiens beaucoup et auquel je donnerais peut-être la préférence à tous les autres: la *Lettre à Béatrice,* qui est la découverte de l'amour d'un petit enfant.

Si vous voulez, j'ai trois livres dont on pourrait faire un seul livre consacré à l'amour. Je ne sais pas quel titre on pourrait lui donner, mais on pourrait mettre ceci: *Lettre à Béatrice ou l'amour pur, Un diplôme en Bavière ou l'amour impur* et *Le vrai procès de Jésus ou l'amour religieux*.

Question: Avez-vous l'intention d'écrire d'autres romans?

Réponse: Je m'étais dit que si *Un diplôme en Bavière* atteignait un certain tirage j'en écrirais un autre, mais il n'a pas atteint le tirage que je m'étais fixé. Pour le lecteur, il est une chose dont on ne peut se défaire: on est l'homme d'une seule chose. L'idée que, ayant été attaché à certaines choses, j'avais écrit un conte libertin, n'a pas plu. Il aurait été signé d'un autre nom, je pense qu'il aurait eu quelque succès. Je peux en tout cas en avoir l'illusion.

AVOCAT ÉCRIVAIN ET HOMME POLITIQUE

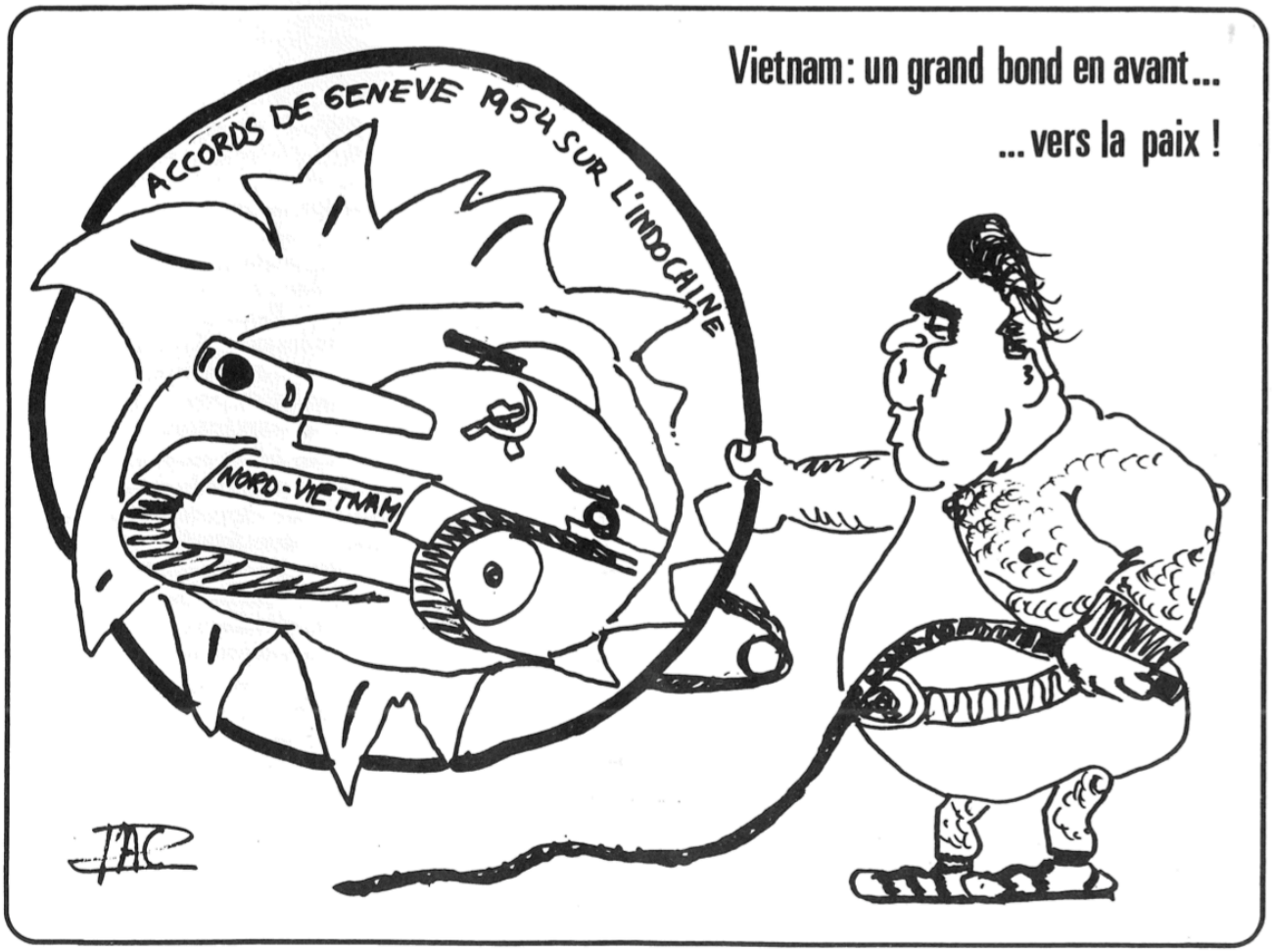
Question: Vous n'avez pas voulu le signer d'un pseudonyme?

Réponse: Non. J'ai eu recours au subterfuge dont nous parlions tout-à-l'heure.

Question: Avocat, écrivain, homme politique, quelle est l'activité que vous avez préférée?

Réponse: Il est difficile de répondre parce que j'ai plaidé certaines affaires, j'ai écrit certains livres et j'ai eu certaines activités politiques avec la même passion. Je ne pourrai faire de différences que plus tard et peut-être dans ce livre que je me propose d'écrire quand précisément j'aurai pris du recul, du champ avec tout ce que je fais, et qui n'est pas terminé. Ce que j'ai préféré, je ne pourrai le dire que le jour où je serai retiré, mais ce jour viendra-t-il jamais?

[1] Le dernier royaume, Flammarion, 1963.



Réaction, N°19, Mai 1972.

CITATION : Paris dans la littérature, Brasillach

Vaugirard

Dans *Notre Avant-guerre* (1941), Robert Brasillach évoque le quartier Vaugirard, au début des années 30. De quoi se faire une idée nette du progrès.

« Je devais apprendre à beaucoup aimer ce quartier populaire et aéré, aux maisons sans beauté, mais animé d'une vie familière, et ouvert, pour qui savait regarder, au plus charmant pittoresque. Nous recherchions, à travers ces grandes rues entre de hautes bâtisses, l'ancien village de Vaugirard, qui n'est pas si difficile à reconnaître. Il ne reste rien, presque toujours, de ses maisons : mais la forme même d'une place, la courbe illogique d'une rue, révèlent soudain, la vieille bourgade campagnarde. Par là-dessus, les temps modernes ont jeté leurs formes. C'est un faubourg, rempli de petites usines, où, dans l'été 1936, fleuriront les drapeaux rouges, et où on quêtera partout pour les grévistes. Au marché Cambronne, qui est l'un des plus vivants de Paris, s'opposent les boutiques du nouveau square, bâti depuis peu sur l'emplacement de l'ancienne usine à gaz : à Noël, les marchands de poisson, les épiciers, revêtent des tenues de carnaval, des hauts chapeaux Louis-Philippe, des robes rayées de tricoteuse, et se lancent avec allégresse dans une guerre des marchés rivaux. Chaque soir, sous les globes électriques, la foule énorme emplit les carrefours de cris et de marchandages, impose une vie magnifique à ces rues banales. Et puis, les Russes ont choisi le XV^{e} arrondissement comme lieu élu de leur exil. On rencontre des popes à longue barbe, à grosses croix pectorales. On sait que dans une cave se réunissent des Vieux-Croyants, chrétiens séparés parmi les chrétiens séparés. Dans les boutiques où l'on vend la cuisine toute faite, le soir, il n'y a guère que des Russes.

Nous avons vécu trois années dans ce faubourg charmant et provincial, à connaître le vieux petit boulanger, qui était délicieux, la teinturière, la concierge de notre femme de ménage qui passait ses chats au bleu de méthylène, notre femme de ménage elle-même, romanesque, fantaisiste, dévouée et baroque, l'Italien marchand de jambon, la petite place de métro Convention, avec sept bancs de bois sous les arbres pauvres, où les soirs d'été, s'entretenaient les chargement d'amoureux et de vieillards. Nous abordions une vie libre à Paris par ce qu'elle peut avoir de plus plaisant, par ses petites gens ingénieux et malins, par les marchands de quatre saisons, les artisans provinciaux, les marchands de couleurs où l'on trouve toute chose pensable et non pensable, et la vie provinciale des quartiers un peu éloignés. »

Robert Brasillach, *Notre Avant-guerre*, chapitre IV.

19 novembre 2018.
https://www.parisvox.info/2018/11/19/paris-dans-la-litterature-18/

Rencontre : « Je suis partout »

Meridien Zéro

Pierre Gillieth - Philippe d'Hugues

En ce triste dimanche pour la France, Méridien Zéro a décidé de s'écarter des combats de nains et de prendre un peu de champ en vous proposant de rencontrer Pierre Gillieth, auteur et éditeur de l'anthologie de "Je suis partout", le célèbre hebdomadaire de l'avant-guerre et de l'occupation.

Une série impressionnante de plumes célèbres : Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau, Céline, Henry de Montherlant, Jacques Perret, Thierry Maulnier, Lucien Combelle, Jean Azéma et bien d'autres.

Pierre Gillieth sera accompagné de Philippe d'Hugues, critique de cinéma et préfacier de l'ouvrage.

Émission présentée par Eugène Krampon, Gérard Vaudan et Wilsdorf.

Site de l'ARB -Les Amis de Robert Brasillach,10 janvier 2016.
http://www.robert-brasillach.fr/video/

POEME : A Robert Brasillach

Je ne t'ai pas oublié, mon frère de sang,
En ce jour ordinaire, en cet heure banale,
Car nous sommes restés tous les deux des enfants,
Et je crois chavirer chaque instant sous tes balles !

Car la gloire a toujours des douceurs de printemps,
Paris était une île et Barcarès un port,
Et ton château ce devait être : Louis-le-Grand !
Auquel nous voudrions tous retourner, encore !

A moins que ce ne soit le soleil de jadis,
Dont on tâchait de recueillir chaque étincelle !
A moins que ce ne soient les cadets de Cadix,
Dont tu voulus graver la légende étincelle !

Je ne t'ai pas oublié, après cinquante ans !
C'est comme si mes pas résonnaient à tes pas,
Et le passé, ? mois / mais étouffe le présent,
Car l'avenir, pour nous, est signé du trépas !

Tu compris que le cours de la jeunesse fuit,
Et que le temps n'est qu'un vieux marchand d'oiseaux,
Le bonheur, peu à peu, fut recouvert de bruits,
Et les sept phalanges tendirent leurs faisceaux.

Tu voyageas entre l'Espagne et l'Allemagne,
Nations qui alors illuminaient l'Europe,
Et tous les Juifs étaient enfin conduits au bagne,
Et l'Amérique était une grande salope !

Mais le froid et la nuit vinrent après l'orage,
Jetant l'effort perdu au ruisseau de la ville ;
Et ta noble jeunesse fut prise en otage,
Et livré aux mains d'un procureur imbécile.

Ces « six heures à perdre » d'un « homme occupé »,
Furent ces quelques psaumes de Gethsémani,
Jetés au signet de ta jeune vie coupée,
Que tu quittes en larmes, oui ! mais sans un cri !

Joël Laloux.
6 Février 1945 – 6 février 1995

EN BREF : Quand Zemmour cite Brasillach

Dans son dernier livre, *Destin Français* (Albin Michel, septembre 2018), Eric Zemmour cite un propos de Robert Brasillach tenu en janvier 1944 face à un groupe d'étudiants :

« Le régime idéal serait celui qui concilierait les idées de grandeur, de socialisme national, d'exaltation de la jeunesse, d'autorité de l'État, qui (lui) paraissent incluses dans le fascisme, avec ce respect de la liberté individuelle qui est l'apanage incontesté de la Constitution anglaise »

Ce passage est tiré de *Lettre à un soldat de la classe 60* (Edition les sept couleurs, 1960, page 31), qui commence par « Dans une conférence
Que j'ai faite en janvier dernier à des étudiants protestants qui m'avaient demandé de leur parler (je me souviens que c'était le dernier jour du mois, le jour de la mort de Giraudoux, dont je leur ai lu des pages) j'ai essayé de leur expliquer que… »

Brasillach aux enchères

De Jaurès à Brasillach, une partie de la bibliothèque privée de François Mitterrand vendue aux enchères à Paris

Un millier d'ouvrages, sur les 20 000 que comptait la collection personnelle de l'ancien chef de l'État, sont vendus lundi 29 et mardi 30 octobre.

Un millier de livres issus de la bibliothèque personnelle de François Mitterrand sont vendus aux enchères à la maison de vente Piasa, à Paris, lundi 29 et mardi 30 octobre. Il s'agit d'une partie seulement de sa collection personnelle, qui comptait 20 000 ouvrages.

D'ici lundi, le public et les acheteurs potentiels peuvent profiter de l'exposition et découvrir une facette plus personnelle de l'ancien président de la République, presque intime.

"Peu de gens connaissent François"

Les futurs acheteurs se présentent par dizaines. Ils consultent le catalogue. *"Une belle bibliothèque d'homme de droite"*, ironise un visiteur. *"À part Brejnev qui tâche un peu, il y a Barrès, Brasillach..."*

"Il faut pouvoir aller chercher un auteur d'extrême droite dans sa bibliothèque, pour savoir de quoi on parle, pour savoir que ça existe", tempère une autre acquéreuse potentielle.

"Tout le monde connaît Mitterrand, peu de gens connaissent François", explique Jean-Baptiste de

Proyart, expert de la vente.

François est français, il représente la France dans toute son étendue, de droite comme de gauche » - Jean- Baptiste de Proyart, expert de la vente *à franceinfo*

Pour donner un prix aux livres de François le Français, le travail a été long, méticuleux : *"Quatre mois*, raconte-t-il. *"Je l'ai découvert dans son intimité en cataloguant ses livres, en les décrivant."*

Pas de censure

"J'ai appris une chose très importante, c'est qu'il ne se censure pas, et il ne censure pas les autres, poursuit Jean-Baptiste de Proyart. *"Il a le passé qu'on connaît, que Pierre Péan a révélé, à l'époque de Vichy, mais ce n'est pas quelqu'un qui a cherché à camoufler son histoire. Cette vente rend son intimité publique. Il n'y a pas de censure. Il y a des textes de Jaurès, il y a du Léon Blum, il y a l'édition originale de L'Internationale..."*

Au total, près de 750 lots sont en vente, pour une estimation totale de 450 000 euros.

VIDEO :

François Mitterrand, le grand amateur de littérature.

Julien Pasqualini, Benjamin Illy ,26 octobre 2018

https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/de-jaures-a-brasillach-une-partie-de-la-bibliotheque-privee-de-francois-mitterrand-vendue-aux-encheres-a-paris_3005233.html

Index

du *Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach*, n°146, Été 2019

Auteurs :

ARB : 146/3
Bergeron (Francis) : 146/5
Brasillach (Robert) (manuscrit du poème *Lazare*) : 146/27
Brasillach (Robert) (extrait de *Notre Avant-guerre*) : 146/32-36
Brassié (Anne) : 146/13-15
Brigneau (François) : 146/15
Clavel-Delsol (Brigitte) : 146/11
Crémiers (Laurence de) : 146/31
Delcroix (Éric) : 146/10-11 ; 146/30
Delcroix (Monique) : 146/2
Fontanet (Jean-Claude) : 146/28
Galic (Camille) : 146/6
Grimaldi (Hélène) : 146/23-26
Horts (Stéphanie des) : 146/7
Illy (Benjamin) : 146/39
Isorni (Jacques) (propos recueillis par Francis Richard) : 146/32-36
Junod (Philippe) (entretien) : 146/4
Laloux (Joël) : 146/38
Maulin (Olivier) : 146/8-9
Ormesson (Jean d'O) (propos recueillis par Nicolas Ungemuth) : 146/22
Pasqualini (Julien) : 146/39
Pierrat (Emmanuel) : 146/16-22
Spieler (Robert) : 146/30
Valérien (Maxime) : 146/5
Velut (Marie-Victoire) : 146/29
Zemmour (Éric) : 146/38

Noms :

Boncompain (Jacques) : 146/3
Gillieth (Pierre) : 146/37
Hugues (Philippe d') : 146/37
Mitterrand (François) : 146/39
Velut (Marie-Victoire) : 146/30

Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

ARB (dîner-débat du 6 février 2018) : 146/6
ARB (dîner-débat du 5 février 2019) : 146/3
Cercle Franco-Hispanique : 146/23-26
Éditions Pierre-Guillaume de Roux (site Internet "pgderoux.fr") : 146/12-13

Médias audiovisuels et Internet :

"Francetvinfo.fr" (26 octobre 2018) : 146/39
"Liberation.fr" (16 octobre 2014) : 146/3
"Meridien Zero" (10 janvier 2016) : 146/37
"Panoramadelectures" (20 juin 2019) : 146/11
"Parisvox.info" (19 novembre 2018) : 146/37
"Robert-Brasillach.fr" (video) : 146/37
"TV-Libertés" ("Perles de culture", n°199, 6 février 1999) : 146/15

Titres :

Altaïr (n°178, Noël 2018) : 146/3
Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach (n°143) : 146/3
Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach (n°145) : 146/5
Construire (n°8, 20 février 1963) : 146/28
Dernier des occupants (Le) (Thierry Bouclier) : 146/30
Destin Français (Éric Zemmour) : 146/37
Dictionnaire de l'épuration des gens de lettres, 1939-1949 (Jacques Boncompain) : 146/3
Écrit à Fresnes (Robert Brasillach ; édition japonaise) : 146/26
Enfant de la nuit (L') (Robert Brasillach) : 146/31
Figaro (Le) (5 décembre 2017) : 146/22
Histoire de la Guerre d'Espagne (Maurice Bardèche et Robert Brasillach) : 146/23-26
Histoire du fascisme (Frédéric Le Moal) : 146/5
Je Suis Partout. Anthologie (1932-1944) (préface de Philippe d'Hugues) : 146/37
La France des vaincus passe à la barre. Une histoire judiciaire de l'épuration en France 1943-1953 (Emmanuel Pierrat) : 146/16-22
Lazare (manuscrit du poème de Robert Brasillach, 4 février 1945) : 146/27
Lettre à un soldat de la classe 60 (Robert Brasillach) : 146/38
Marchand d'oiseaux (Le) (Robert Brasillach) : 146/31
National Hebdo (n°277, 9-15 novembre 1989) : 146/15
Notre avant-guerre (Robert Brasillach ; édition japonaise) : 146/26
Nouvelle Revue Universelle (La) (n°55, 1er trimestre 2019) : 146/13-15
Politique Magazine (n°164, novembre 2017) : 146/31
Présent (10 février 2018) : 146/6
Présent (8 mars 2019) : 146/29
Présent (22 juin 2019) : 146/5
Réaction (n°19, mai 1972) : 146/32-36
Réfléchir & Agir (n°59, été 2018) : 146/4
Rivarol (n°3338, 21 février 2018) : 146/30
Rivarol (n°3044, 27 avril 2012) : 146/15
Robert B. Sept nuances de gris (François Jonquères) : 146/7-15
Service Littéraire (n°128, mai 2019) : 146/7
Valeurs Actuelles (24 avril 2019) : 146/8-9
Voleur d'étincelles (Le) (Robert Brasillach) : 146/31